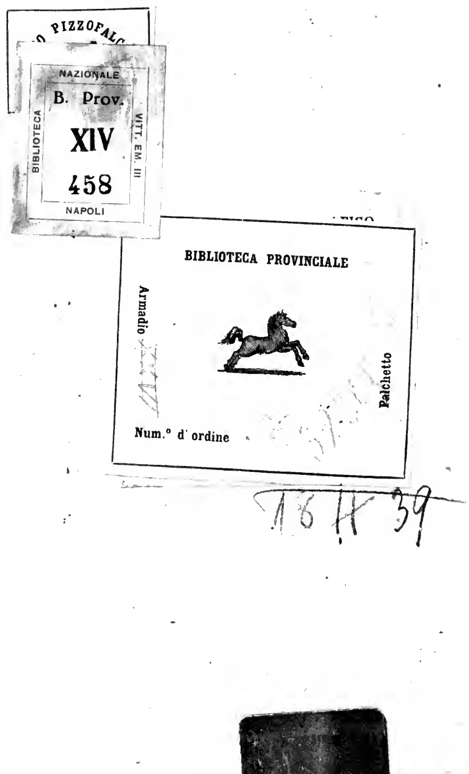

VITT. EMANUELE III


PIZZOFALC
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
XIV
VITT. EM. III
458
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine
16 H 39

EXPÉDITION

A LA RECHERCHE

DES SOURCES DU NIL

(1839-1840)

JOURNAL

DE M. THIBAUT

PUBLIÉ PAR LES SOINS

DE M. LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE.

Aperire terram gentibus.

Extrait des Nouvelles Annales des Voyages. — Janvier et février 1856.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

21, rue Hautefeuille.

1856

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26, près de l'Odéon.

VOYAGE DE M. THIBAUT

AU

FLEUVE BLANC.

JOURNAL INÉDIT D'UN VOYAGE FAIT AU FLEUVE BLANC
DU 16 NOVEMBRE 1839 AU 26 MARS 1840.

On sait quels furent pour la science les heureux résultats des expéditions entreprises en 1840-1842-1843, sur le haut fleuve Blanc, par M. d'Arnaud, sous les auspices de Méhémet Ali, alors vice-roi d'Égypte.

Elles firent connaître le cours supérieur du Nil depuis Khartoum jusqu'au 4° 42′ de lat. septent., et nous valurent, sur des peuples entièrement inconnus jusqu'alors, des détails précieux sous le rapport de la géographie et de l'ethnologie. Enfin elles ouvrirent une nouvelle voie commerciale avec le Sennār et la Nubie supérieure, voie qui a été suivie avec succès, dans ces dernières années, par MM. de Malzac, Vayssière et Brun-Rollet.

M. Thibaut accompagna M. d'Arnaud dans son premier voyage pendant lequel, du 16 novembre

1839 au 26 janvier 1840, ils s'avancèrent jusque vers le 6ᵉ degré de latitude nord, sur les confins du pays des Héliabs, en un point où le Nil se partageait en deux branches. Le journal de cette première expédition fut rédigé, à la fois et séparément, par M. d'Arnaud et par M. Thibaut. Le journal de M. d'Arnaud a été inséré, par les soins de M. Jomard, au Bulletin de la Société de Géographie, en 1842 (1); le second journal, celui de M. Thibaut, dont nous devons la communication à M. le comte d'Escayrac de Lauture, qui a bien voulu se charger d'en surveiller la publication, est resté inédit; mais comme il nous paraît renfermer des documents nouveaux et intéressants, qui souvent complètent ou contrôlent la première relation, nous jugeons utile de le mettre sous les yeux des lecteurs des *Annales*. Nous nous proposons de publier plus tard les notes et observations scientifiques qui présenteront le plus d'intérêt. La carte du bassin du Fleuve Blanc, que nous avons donné au cahier d'août 1855, peut servir aux lecteurs pour suivre le voyage.

V. A. MALTE-BRUN.

Le journal suivant m'a été remis, il y a quelques mois, au Caire, par notre compatriote, M. Thibaut, auquel, dans l'intérêt de la science, j'avais demandé quelques notes sur ses intéressants voyages.

J'ai parlé assez au long de M. Thibaut dans un ouvrage intitulé *Le Désert et le Soudan*. M. Thibaut est du petit nombre de ces esprits flexibles et sympathiques qui, sachant s'accommoder de tous les pays et de tous les peuples, finissent par s'identifier entièrement avec le pays et le peuple au sein desquels ils ont à vivre. Depuis vingt-cinq ans qu'il ha-

(1) Voir les bulletins de juillet, page 1; août, p. 81; septembre, p. 162. La relation de M. Thibaut nous paraît plus détaillée.

bite le Cordofan, M. Thibaut possède au plus haut degré l'affection et la confiance des Noirs et des Arabes; aussi personne ne les connaît-il mieux et ne les juge-t-il aussi favorablement que lui. On blâme quelquefois la bienveillance avec laquelle des voyageurs parlent des sauvages ou des barbares au milieu desquels ils ont campé; on accuse ces voyageurs de renier la civilisation, et on les qualifie de barbares. On oublie que Tacite, J. J. Rousseau, Châteaubriand et bien d'autres ont été entraînés par le même enthousiasme que Levaillant et Delegorgue, en vertu de cet attrait que se sentent les âmes d'élite pour la liberté farouche, l'existence précaire, les luttes héroïques, l'oisiveté rêveuse de l'homme primitif.

M. Thibaut est donc un bon guide au milieu des peuples africains; aucun préjugé ne l'aveugle, aucun détail ne lui échappe.

Depuis quelques années, un assez grand nombre d'Européens négociants, chasseurs ou missionnaires ont remonté le fleuve Blanc; mais la science n'était pas leur but, l'esprit de découvertes ne les guidait point, ils ne disposaient pas de ressources suffisantes à de longues explorations; absorbés par le soin de leurs affaires, divisés par des rivalités qui ont tout compromis, ils ne nous ont fourni sur le théâtre de leurs échanges que des données incomplètes ou fautives. Après 16 ans de navigation paisible et facile, il faut donc encore revenir à la carte de notre compatriote, M. d'Arnaud, pour trouver le tracé exact du fleuve Blanc, dont lui et ses compagnons furent les premiers explorateurs et sont encore les guides les plus sûrs. Les compagnons de M. d'Arnaud furent MM. Louis Sabatier, Werne et Thibaut. L'histoire des découvertes géographiques gardera les noms de ces hommes audacieux, le souvenir de leurs travaux, de leurs épreuves, de leurs

périls ; elle rappellera le dévouement de M. d'Arnaud qui, sombrant sur une des cataractes du Nil, lutte pendant plusieurs heures contre le courant qui l'entraîne, tenant ses manuscrits d'une main et nageant de l'autre, plus préoccupé du succès de ses travaux que de la conservation de sa vie.

M. d'Arnaud nous a donné sa carte, nous ne la possédons malheureusement encore qu'à une échelle fort réduite; mais par divers motifs, ses notes, ses calculs, ses observations, dont j'ai pu apprécier l'importance, restent inédits. Nous ne possédons encore que le journal de Selim Capitan et celui de M. Werne dont les jugements me paraissent souvent injustes.

Le journal de M. Thibaut mérite donc d'attirer l'attention sérieuse de ceux qui s'occupent d'études africaines. Le style n'en est ni pittoresque ni recherché, il n'a point ce faux éclat par lequel on supplée trop souvent à tout le reste. Le récit est simple, et on sent qu'il est vrai; on voit qu'il a été écrit jour par jour et heure par heure, que c'est un véritable journal qu'on a sous les yeux, et non une de ces amplifications plus ou moins littéraires que quiconque connaît le prix du temps s'abstient de lire.

M. V. A. Malte-Brun a bien voulu revoir avec moi le manuscrit de M. Thibaut, il l'a complété en quelques endroits à l'aide des notes que M. Thibaut m'avait confiées en même temps.

Cte d'Escayrac de Lauture.

Paris, 13 décembre 1855.

JOURNAL DE M. THIBAUT.

—

Une expédition lointaine, sur le fleuve Blanc, Bahr el Abiat (Abiadh), avait été projetée depuis longtemps par S. A. le vice-roi d'Égypte. Être un jour utile à ces peuplades sauvages qui habitent l'intérieur de l'Afrique, répondre en même temps aux vifs désirs de l'Europe, qui attendait avec impatience une décision sur ce point de la géographie, toutes ces considérations occupaient l'esprit de Méhémet Aly. Ce problème, depuis tant d'années proposé, devait être résolu par lui, il profita donc d'un voyage qu'il entreprenait pour visiter son gouvernement du Soudan, et choisit trois officiers qu'il fit accompagner par soixante soldats tirés du cadre de la marine. Ces officiers partirent d'Alexandrie sous la conduite de Selim Capitan, et ils se rendirent au Caire, où trois belles dabiéhs (dahabiéhs) armées à grands frais, et pourvues de deux pierriers chacune, les attendaient.

Muni de toutes les provisions nécessaires pour un voyage aussi chanceux, ce noyau de l'expédition, après avoir surmonté les difficultés sans nombre des cataractes de Souhan (es Souan Asouan) à Carthoum (Khartoum), arriva dans cette capitale, à la fin de janvier 1839. Le prince était au Fazogl, il en

revint le 7 du mois de février; et trouva la flottille qui n'attendait que ses ordres.

Plusieurs voyages entrepris auprès des noirs Scheylouks, habitant les premières îles du Sud, m'avaient mis en relation avec eux; Son Altesse en eut connaissance, me chargea d'une mission auprès de ces noirs; j'en rendis compte. Ce fut alors que le vice-roi voulut bien me faire l'honneur de m'admettre parmi les officiers qui faisaient partie de l'expédition.

Avant de quitter Carthoum, Méhémet Aly nous fit assembler dans le grand divan du gouverneur, et avec cette aménité qui le distinguait, il nous donna ses dernières instructions pour la réussite de cette grande entreprise qui l'occupait depuis longtemps.

« Mes amis, nous dit-il, les trois dabiéhs qui sont » venues du Caire, les soldats de marine qui les ont » amenées, ne suffisent sans doute point pour le » grand voyage que vous allez entreprendre; je veux » que rien ne vous manque; aussi ai-je donné des » ordres en conséquence à mon lieutenant général » de ces provinces qui doit vous fournir soldats, » barques, provisions de toutes sortes. C'est à vous, » Selim Capitan, de faire vos demandes, tout vous » sera accordé. Je ne vais point dans ces contrées » en conquérant; soyez prudent, faites des présents » dignes de moi, attirez la bienveillance des peuples » sauvages que sans doute vous trouverez en grand » nombre, obtenez leur amitié par des bienfaits. » Les troupes qui vous suivront ne sont que pour » votre sûreté et non pour attaquer. Faites votre

» devoir, revenez, et je saurai, au retour, récom-
» penser chacun selon ses œuvres. »

Après avoir prononcé ces paroles qui nous émurent tous, Son Altesse me recommanda de donner à son interprète une note détaillée de tous les objets que je pensais être appréciés par ces peuples dont quelques-uns m'étaient connus, tels que les Scheylouks, les Dinkas. Je me conformai à ses désirs, demandai des verroteries, des cloches, des objets d'habillement. Le prince voulait se faire connaître par ses largesses, je rédigeai ma note d'après ses intentions.

Les mois de février, mars, etc., jusqu'en mai, ne sont point favorables à la navigation du fleuve Blanc; les basses eaux présentent des récifs de bancs d'huîtres, très-dangereux aux barques lourdement chargées. Alors viennent les pluies, les vents du sud règnent avec force; ce n'était donc qu'à la fin d'octobre que notre expédition pouvait se mettre en route.

Nous avions huit mois devant nous pour attendre la saison favorable; nous voulûmes employer ce temps. Une petite excursion d'un mois sur le fleuve que nous devions plus tard explorer en grand, fut entreprise avec nos trois dabiéhs et les marins égyptiens, une quatrième barque montée par un cachef qui résidait depuis nombre d'années dans ces pays, Soliman, nous accompagna; Son Altesse l'avait adjoint à l'expédition.

Cette course militaire me fit apprécier les personnages avec lesquels je devais par la suite faire un long voyage; des fautes furent commises, je les

passerai sous silence; ce peu de jours me confirma dans l'idée où j'étais qu'une telle expédition devait être confiée à des mains prudentes. Au risque de souffrir plus tard, je voulus être patient; mes seuls désirs étaient de m'interner dans cette partie, pour un jour en donner des notions intéressantes.

Peu de temps après notre ancrage à Carthoum, au mois d'avril, nous eûmes à déplorer la perte d'un des officiers venus d'Alexandrie; Hamet Capitan, indisposé dans le cours du voyage, aggrava sa convalescence par des remèdes dont il ne connaissait point toute l'énergie; il succomba, à notre grand regret, le 26 avril, à une dyssenterie chronique. Je savais apprécier, en mon particulier, plus que tout autre, ce vide pour l'expédition. Hamet était suisse de nation; je perdais un brave camarade auquel j'aurais pu quelquefois communiquer mes pensées; il s'était chargé des observations nautiques et astronomiques; son instruction lui rendait facile ce travail. Nous fûmes réduits à nos propres forces, le Conseil du Caire ne lui envoya point de remplaçant. Nous attendîmes, pour commencer les réparations dont les barques de transport avaient besoin que les ouvriers de l'arsenal revinssent du Fazogl. Tous y étaient allés pour construire des machines propres aux sables aurifères, qui allaient être manipulés dans une nouvelle ville qui s'élevait orgueilleuse de porter le nom de Medinet Méhémet Aly; ce prince en avait jeté les premiers fondements.

Son Excellence Hamet Pacha, avant de revenir à

Carthoum, avait donné des ordres pour qu'on nous envoyât quelques travailleurs; ils vinrent trop tard, et nos barques furent requises pour suivre le gouverneur à Berbère (Berber, sur le Nil, vers le 18° 30′ de lat. nord, l'une des capitales du Soudan égyptien). Nous profitâmes de cette excursion pour ajouter deux belles dabiéhs qui, venues d'Égypte avec la suite du vice-roi, n'attendaient que les crues du fleuve pour prendre leur course au milieu des cataractes.

Quelques jours passés dans la capitale de la Nubie nous donnèrent le temps de nous pourvoir des objets que nous trouvâmes dans les Chounes (magasins du gouvernement), propres à nos travaux de réparation.

Les vents contraires nous contraignirent de remorquer nos barques jusqu'à Carthoum; nous arrivâmes dans cette ville en dix-huit jours, le 10 août, époque très-favorable pour faire nos préparatifs de départ.

Ils nous occupèrent jusqu'au 15 novembre (vendredi 8 de Ramadan). Notre expédition avait reçu des renforts; elle se composait, outre les personnages dont j'ai déjà parlé, de 400 hommes tirés des 1er et 8e régiments d'infanterie, à la tête desquels était un Sagh-qol-Agassi (capitaine adjudant-major); nos moyens de transports consistaient en cinq dahiéhs venues d'Égypte et armées chacune de deux pièces de canons; de trois autres venues du Sennâr, de deux qyasèh et de quinze canots qui portaient pour huit mois de vivres et des munitions de guerre.

Nous partîmes de Carthoum le samedi 16 décem-

bre, à neuf heures du matin, après avoir salué de notre artillerie les dernières maisons de la ville et au milieu des cris de joie de la population qui des rives du Nil assistait à ce spectacle tout nouveau pour elle.

Le premier jour de notre navigation ne présenta rien de bien particulier, les bords du Nil étaient garnis de quelques arbres, et habités par les tribus agricoles des Omdourmân et des Fetqâb. Vers le soir nous rencontrâmes deux îlots et nous jetâmes l'ancre à une heure, près de la rive droite, dans un endroit nommé Kelkóloh.

Le dimanche 17 novembre, on se remit en route; la tribu des Fetqâb occupait toujours la rive droite du fleuve; en face, sur la rive gauche, habitait celle des Djoumahyéh. A huit heures, nous vîmes à notre gauche (à l'orient) la tribu des Djahélyéh, et à notre droite (sur la rive gauche à l'occident) celle de Mak-Mohammed-Djoumahyéh, puis celle de Mahammed-Ouadféhal-Djoumahyéh; la montagne de Mandara montrait à environ 5 milles de distance sa cime dénudée, tandis que sur les bords du fleuve nous passions à l'est, au pied de la montagne Adhly, et que sur l'autre bord s'élevait le mont Barieneh, et, un peu plus dans l'intérieur des terres, les monts Barmil et Badilèh. Les deux rives du fleuve étaient habitées par les Moussa-Maqboulèh. Les côtes redevinrent basses et couvertes de broussailles. Nous passâmes la nuit à Cheikh-Moussa-Maqboulèh. Dans cette journée nous avions rencontré sept îles, la lar-

geur du fleuve variait de 1 mille 1/2 à 3 milles, sa profondeur était de 3 kouladjs et sa température de 27 degrés.

Une partie de la journée du lundi, 18 novembre, fut employée à calfater nos dabiéhs qui menaçaient de faire eau. De plus, on s'aperçut que la farine embarquée pour les troupes était altérée et d'un emploi malsain. Il fallut donc se pourvoir auprès du cheikh des Moussa-Maqboulèh de 75 ardebs de dourrah et de 50 ocques de farine fraîche. A huit heures nous nous remîmes en route. Les rives du fleuve étaient couvertes de broussailles, de distance en distance on apercevait quelques arbres de l'espèce des Santhes ou Sount, Sunt (*mimosa*); bientôt les rives devinrent escarpées, elles étaient encore habitées par les Maqboulèh. Vers quatre heures du matin, nous eûmes le malheur de voir se noyer un pauvre soldat de la barque N° 4, le vent était fort, les secours donnés furent inutiles.

Le pays commençait à être plus boisé. Les santhes, les nabacs et autres arbres cachaient autrefois dans l'épaisseur de leur fourré des animaux féroces, ils ont disparu par la présence des gens qui étaient occupés aux travaux de l'arsenal. Maintenant les troupeaux des Arabes viennent paisiblement brouter l'herbe des bords du fleuve, ils n'ont à craindre que quelques crocodiles qui sont continuellement chassés par des harponneurs du pays.

Le plus grand fléau qui pèse sur les récoltes voisines de l'habitant sont les informes hippopo-

tames, qui ne sont point épouvantés des cris et des feux nocturnes que l'on allume pour les éloigner. Ils ruinent souvent les champs de haricots et de dourah. L'île de Memir, qui a une étendue de 8 milles, souffre beaucoup du voisinage de ces amphibies.

Le fleuve Blanc n'est point à craindre par ses bancs de sable, comme le fleuve Bleu ; son cours n'est entravé que par beaucoup d'îles qui se multiplient encore dans le sud ; il est assez régulier, dans les basses eaux, sa navigation est fatigante à cause de quelques bancs de coquilles qui se forment sur des roches primitives, ou sur des bois jetés et implantés sous les eaux. Leur blessure est très-dangereuse.

Le 19 novembre, nous passâmes près de Toura L'Cadra, lieu sur la rive occidentale où se trouvent de grands terrains que les hautes eaux arrosent, c'est le grenier du fleuve Blanc, lorsque la récolte a bien donné ; le dourah s'y recueille en grande quantité, et est une ressource précieuse pour les tribus nomades qui ne semant point, passent le temps des pluies dans les pâturages du désert, et viennent, depuis le mois de décembre jusqu'en juin, sur les bords du fleuve pour y abreuver leurs nombreux troupeaux. La plus considérable est celle des Cabbabiches (Kubabich), riche en chameaux, elle paye ses tributs annuels au Cordofan, et transporte les gommes du gouvernement à Dongolah. Cette tribu se rend près des bords du fleuve dans le mois de mars, époque où l'eau manque dans l'intérieur ; tous les neuf jours ses nombreux troupeaux étanchent leur

soif dans les eaux du fleuve, dont le terrain salin fournit aussi des substances utiles à leur conservation.

Le 21, nous arrivons à neuf heures du matin près des sakies (1) établies depuis nombre d'années par un Égyptien. Cet homme infatigable, Méhémet l'Égyasy, a eu la patience de défricher un terrain qui jamais n'avait été cultivé; des forêts, repaire des tigres et des lions, furent mises en cendre par lui, et sans craindre le voisinage des sauvages Scheylouks, qui souvent le pillaient, il finit par les gagner par sa patience, sa manière d'agir envers eux, et souvent ils l'ont aidé dans ses travaux. Le nom de sakies de l'Égyasy reste à cet endroit; il est sous le 13° 57' latitude, il s'appelait avant Doëh, d'Arabes qui y passaient la saison des pluies.

Plusieurs ont suivi l'exemple de Méhémet, entre autres Moustapha bey, qui vient d'y établir dix sakies qui sont en plein produit. Il ne faudrait que la bienveillance du gouvernement pour faire coloniser toute cette côte occidentale, trop souvent exposée à la mauvaise foi des insulaires qui se présentent ici dans les hautes eaux, au moment des pluies. Alors les maîtres des sakies sont obligés de démonter leurs machines hydrauliques, qui risquent d'être incendiées à cette époque par les Scheylouks; tout le monde abandonne les travaux pour se retirer à Wad Doud, village du Cordofan, situé à 12 milles du fleuve.

Nous trouvâmes une pirogue des Scheylouks aux

(1) Roues à puiser de l'eau, *norias*. D'E.

sakies de l'Égyasy; nous connaissions plusieurs de ceux qui la montaient, venus sans doute dans l'intention d'espionner notre expédition; ils parurent étonnés d'une flotte aussi formidable. Présentés au commandant, ils ne crurent que très-peu de ce qu'on leur dit de nos louables intentions; mais pour faire comprendre qu'ils n'avaient aucune crainte, ils se décidèrent à expédier près de leur chef Hydris (Edris), qui se trouvait à l'île Lekadaouiéh, deux d'entre eux qu'un de nos reïs, depuis longtemps connu par les noirs, Hassan Taouil, allait accompagner. Nous devions les retrouver au village Elleis ou Elias. Les autres Scheylouks restèrent au milieu de nous, je fus chargé de leur faire quelques largesses en tabac, verroterie, etc.; ils me demandaient pourquoi on avait réuni tant de soldats, tant de barques armées de canons; gens de la plus grande méfiance, ils ne croyaient point à mes protestations pacifiques.

Lorsque Son Altesse me fit l'honneur de m'admettre à faire partie de son expédition, elle crut nécessaire de faire venir du Caire les objets les plus en usage chez ces peuples sauvages et ceux que nous rencontrerions. Elle voulait que notre passage fût marqué par ses libéralités; à cet effet, je fus chargé de lui remettre la note de ce que je croyais convenable. Tout fut expédié, mais arriva après notre départ; nous ne possédions que quelques grands jubets (djibbeh) rouges en drap, des pièces de mousseline, apportées d'Égypte, pour habillement, par le commandant

Selim Capitan ; nous y avions joint très-peu de verroterie prise sur la place de Carthoum.

Nous partîmes le 22 novembre des sakies. Sur la route, des cartouches furent distribuées aux soldats, nous entrions dans un pays où l'on doit être sur ses gardes. Après avoir longé plusieurs belles îles considérablement boisées, telles que Hassanièh, Salaty, Om-habalé où se trouvent beaucoup de doûmes (doum, *crucifera thebaïca*), ressource nécessaire aux sakies de l'Égyasy qui se fournissent de cordes en cet endroit. Nous arrivâmes à midi près des sables élevés de la rive droite, où quelques toukouls (1) commencent à se construire par les ordres de S. Ex. Hamet Pacha. Ce lieu qui auparavant était habité par de nombreux Arabes Athyabes, doit son nom d'Elleis à l'un de leurs cheiks; il a été abandonné depuis par la crainte de la mauvaise foi des Scheylouks; cependant il commence à se repeupler, et c'est là que nous devions prendre un drogman parlant la langue des noirs, et le cheik Mahamet Ellin, connu depuis nombre d'années de ces peuples.

Dans la nuit, nous arriva le reïs Hassan Taouil, qui avait suivi hier les deux envoyés des Scheylouks; heureux de nous retrouver sans que rien de fâcheux lui fût arrivé, il nous apprit que les sauvages l'avaient abandonné au milieu des bois, et que toutes ses prières n'avaient pu les retenir; il s'était avancé jusqu'à la pointe Lekadaouiéh qui devait être habitée,

(1) Pluriel de Tukkoli. Petites maisons à base cylindrique de maçonnerie, et à toit conique de chaume. D'E.

mais il ne vit rien, parce que les Scheylouks étaient en fuite. Il en aperçut un grand nombre sur la gauche du fleuve; quatre chevaux arabes des Baggaras, qui, sans doute, avaient été volés, étaient conduits par ces noirs, qui gagnaient le sud.

Hassan rencontra aussi quatre noirs qui revenaient des villages de l'intérieur de l'île, il voulut les aborder, la nouvelle de notre arrivée les engageait à rejoindre les leurs. Ils se sauvèrent.

Aussitôt que les autres Scheylouks, qui nous avaient suivis eurent connaissance de ces rapports, ils détachèrent leur pirogue et se sauvèrent pendant la nuit.

Nous passâmes cinq jours à attendre les deux hommes que nous avions demandés pour nous guider dans notre route; le second jour, le cheik Mahamet, homme vénérable, se fit un devoir d'exécuter les ordres supérieurs qu'on lui transmettait; mais Daoud, le drogman, se fit attendre.

L'endroit où nous étions est boisé, la rive orientale, sablonneuse, n'est point arrosée par les eaux qui sont d'une belle largeur, le cours du fleuve nous donne 1 mille de vitesse, trois brasses de profondeur sur un fond noir parsemé de coquillages.

Le 27 au matin, le cheik Ellin et l'interprète Daoud furent embarqués sur le n° 5, on donna le signal du départ: il était neuf heures. La navigation du fleuve Blanc en ce point est rendue assez agréable par la rencontre d'un nombre considérable d'îles toutes couvertes de beaux sounts (sunt, *acacia nilotica*), qui

fournissent grande quantité de garats (*gerad*), graine astringente, bonne à corroyer les peaux. Le gouvernement de Carthoum en tire un grand profit.

A deux heures, notre marche fut un peu retardée par le signal de deux coups de fusil, qui nous annonçait une avarie à l'une de nos barques; elle faisait eau, mais en peu de temps le mal fut réparé.

Le peu de confiance que les Scheylouks avaient montré dans leur manière d'agir, nous fit redoubler de surveillance. Soliman Cachef, qui plusieurs fois les avait attaqués, connaissait ce dont ils pouvaient être capables. Des ordres sévères furent donnés. La nuit nous jetions l'ancre au milieu du fleuve, une garde veillait à notre conservation.

Le 28 novembre, nous voguions toujours près d'îles toutes couvertes de grands arbres; les rives étaient bordées de haies de nabacs (nabak, *lotus des lotophages*). L'egligue(1) se montrait en plusieurs endroits, les herbes produites à la suite des fortes pluies couvraient le terrain en grande quantité; les pâturages étaient excellents et les gazelles seules récréaient notre vue, elles n'étaient point effrayées de notre bruyant passage.

Un point remarquable, Chaouëh, est le rendez-vous de la nombreuse tribu des Arabes-Baggaras; elle conserve les deux rives dans les mois de mars, avril et mai; toujours en guerre avec les Scheylouks, les

(1) Hedjlidj, hedjlit, aiglait, *Balanites Egyptiaca*. Cailliau croit cet arbre identique au *Persea* de Plutarque, de Théophraste, de Pline et de Strabon. D'E.

Arabes-Baggaras sont en force; cependant ils sont souvent victimes des surprises de ces noirs, qui, au moyen de leurs barques légères, peuvent se transporter en un instant à l'endroit faible. Ils sont très-entreprenants, et surtout fort alertes; le courage ne leur manque point, mais ils ont confiance en leur agilité et dans leurs pirogues qui sont cachées dans les herbes.

Un bois léger, appelé *ambague* (ambadj), qui pousse sur les bords des îles considérables du fleuve, fournit des radeaux aux Arabes Baggaras qui n'ont point de barques. Liées ensemble, les branches de ce bois léger transportent leurs familles sur la rive qui leur convient. Les Scheylouks détruisent le plus possible ces moyens de passage.

Nous arrivâmes à quatre heures au bas-fond d'Abouzeth (1). C'est un bassin très-large, de peu de profondeur, il avait deux brasses à notre arrivée, le terrain est couvert de silex où s'attachent des coquilles à cellules aiguës. Ce lieu est dangereux dans les mois d'avril et de mai, les eaux sont basses, les barques même légères ont peine à le doubler. Les Arabes traversent à 13 pouces d'eau dans la saison de la sécheresse.

Ici le pays change, la rive droite nue est sablonneuse et en élévation; la rive gauche est encore boisée, mais non pas autant que le terrain que nous venons de parcourir.

(1) Mâadiat Abouzett, gué d'Abou-Zett, que les Arabes du Kordofan regardent comme le chef de leur première immigration. D'E.

C'est une barrière que l'on pourrait opposer aux Scheylouks; les Arabes, dans les mois où les eaux ont peu d'élévation, conservent ce poste qui leur est encore utile lorsqu'ils veulent échapper aux droits réclamés d'eux par le gouvernement. Le Cordofan (1) est loin, et avant que les chefs qui prennent les contributions aient assemblé leurs forces, les Arabes un peu obstinés évitent par le passage de Mâkada Abouzeth (ou Mâadiah) des poursuites trop sévères à leur avis.

Encore un retard, et cependant nous n'en avions pas besoin; pendant la nuit, la barque n° 5 fit eau et en grande quantité. Le lendemain, 29 novembre, il fallut débarquer tout ce qui se trouvait dans l'intérieur; les provisions de bouche, les poudres furent perdues en presque totalité. Deux jours suffirent à peine pour sécher ce que l'on put sauver.

Lors de notre départ de Carthoum, nous avions plusieurs malades; la petite vérole même s'était déclarée sur les soldats noirs nouvellement enrégimentés. La température était froide la nuit, et assez chaude dans la journée. Le thermomètre montait de 10 et 12 degrés (2) au-dessus de son point du matin.

Le 1er décembre, après avoir réparé les dégâts arrivés à la barque n° 5, nous poursuivîmes notre route à sept heures du matin. Les îles n'étaient plus aussi boi-

(1) C'est-à-dire Lobeidh. Une locution commune en Afrique et en Orient consiste à employer le nom du pays pour celui de sa capitale, et réciproquement. D'E.

(2) Les températures indiquées dans ce travail ont été notées d'après le thermomètre de Réaumur.

sées; les sunts avaient disparu pour faire place à quelques nabacs, egligues, cacamotts, tamarins et autres arbustes. Nous longeâmes Mousseranne, l'île la plus étendue, la plus spacieuse qui existe sur le fleuve Blanc, 36 milles de longueur sur 10 et 8 de large; elle renferme des terrains de la meilleure qualité, la culture y trouverait un avantage immense, ses broussailles seraient détruites aisément, les eaux baignent une grande partie des terres; l'île est abandonnée aux lions, aux éléphants, et les Scheylouks y rassemblent quelquefois tous leurs bestiaux, lorsqu'ils craignent les Arabes et que les basses eaux les empêchent d'approcher des îles du nord. Ils sont en possession des îles Chouché, Addières, Mayaya, non moins importantes, où le pâturage se trouve en grande quantité. Le talus de toutes ces îles permet le débarquement avec facilité, les barques peuvent amarrer près des hautes herbes. Le bois y est en abondance, mais moins incommode que celui qui existe plus bas; les bois épineux sont plus rares.

Les Arabes donnent le nom de Barh (bahar) Scheylouk au fleuve, depuis Makada Abouzeth. Toutes les îles qui le couvrent sont ordinairement habitées par ces noirs qui vivent de rapines, et surtout de chasse; il leur est défendu par leur sultan de cultiver les terres; de cette manière, ils ne tiennent point au pays qu'ils abandonnent au premier motif de crainte. Leurs maisons, construites à la hâte, ne les garantissent qu'autant qu'ils y restent des intempéries des saisons. Ce sont en général des voleurs

nomades, qui se portent sur tous les points où ils croient trouver le butin ; continuellement en course, les prises qu'ils font sont partagées en trois parts égales : une pour le Meck, l'autre pour les chefs qui les protégent, et la troisième revient à ceux qui étaient de la course.

Le 2 décembre, nous arrivâmes près des montagnes de Niomati ; elles sont au nombre de huit, très-peu élevées, d'un granit gris ; elles sont baignées par les eaux à la pointe sud de Mousseranne ; quelques beaux tamarins y sont implantés. Cet endroit, dans les basses eaux, est dangereux pour le passage des barques ; des blocs de granit s'étendent dans le fleuve de l'est à l'ouest, aussi les Scheylouks prétendaient-ils que notre flottille ne pourrait y passer. Ils appellent ce lieu Zeleth.

A partir de ces montagnes, qui se trouvent sur la rive orientale, commencent les habitations des Dinkas. Nous en distinguâmes quelques-unes, mais nous ne vîmes pas d'indigènes. Ce peuple est souvent aux prises avec les Baggaras et les Scheylouks, mais n'est point comme ces derniers riverains du fleuve, il sème dans l'intérieur. Très-riches en bestiaux, les Dinkas sont victimes de la convoitise des Arabes qui les environnent. Plusieurs fois ils ont éprouvé la force des armes turques. Faisant alliance avec les Scheylouks au moment de la sécheresse, ceux-ci leur permettent l'approche de quelques îles pour faire paître leurs troupeaux.

Le 3 décembre, nous approchâmes de terre, rive

droite, pour y déposer les restes de mon réis (patron de barque), mort dans la nuit ; les fièvres qui le tourmentaient depuis son départ de Carthoum le firent succomber. La solidité du terrain qui repoussait les pioches nous prit quelques heures ; le corps fut déposé sous de grands arbres. Nous partîmes à onze heures du matin, laissant derrière nous l'île d'Omniemoul, où l'année dernière nous avions trouvé la sépulture du cheik Abdaraman (Abderahman) des Scheylouks.

De grands villages de Dinkas se faisaient voir au loin sur un terrain élevé, dépouillé d'arbres ; nous ne pouvions distinguer si les habitants y étaient. C'est un triste spectacle que de voir toutes ces rives incultes, couvertes seulement de broussailles épineuses, et de quelques tamarins.

Le peu de vent qui soufflait, le temps qui était très-lourd nous livrèrent aux douloureuses piqûres de gros moustiques. Les nuits étaient insupportables.

Depuis plusieurs jours nous avions été suivis par quelques cavaliers Baggaras qui, de la rive gauche, épiaient nos mouvements ; nous les revîmes le 4 décembre ; notre marche ralentie par le manque de vent, fatiguait nos marins, qui, au moyen des rames et des perches, remontaient les barques. Nous nous arrêtâmes un instant dans un endroit d'un accès difficile à cause des herbes hautes et épaisses qui existent sur les bords ; cependant nous fîmes du bois et nous nous remîmes en route. Des feux considérables brillaient devant nous ; ce sont ordirement les télégraphes de ces hordes sauvages, qui

avertissent ainsi des approches les plus éloignées. C'est encore un moyen de déblayer le terrain de ces hautes herbes au milieu desquelles leurs bestiaux marchent avec difficulté; ainsi brûlées, elles rejettent des branches tendres qui sont du meilleur pâturage.

Non loin du fleuve nous remarquâmes un grand village Dinka, dont les habitants, entièrement nus et armés de lances, nous épiaient sur des tertres élevés. Il était quatre heures du soir, nous allâmes non loin d'eux jeter l'ancre ; ils approchèrent alors, nous examinant avec un grand étonnement. Il était impossible de se faire entendre d'eux vu la distance et les terrains marécageux qui nous en séparaient.

Le lendemain, 5 décembre, près de la rive gauche, sur un pays boisé et une terre un peu sablonneuse, nous nous abouchions avec les Arabes Seulêmes Baggaras, en petite révolte contre le gouverneur du Cordofan, d'où leur vient leur taxe de contributions. Ils invitèrent les chefs de l'expédition à leur donner des recommandations pour ne point être traités en rebelles, nous prouvant par leurs discours et l'envoi de quelques moutons et quatre vaches pour les soldats, qu'ils étaient soumis. Ils furent très-bien reçus ; un ancien, nommé Adar, fut habillé, et cinq de ceux qui se disaient chefs, conduits devant nous par Adar, obtinrent des marques de la libéralité du prince qui nous envoyait. Chacun reçut un jubet rouge, deux ceintures blanches. Cette cérémonie terminée, il fut permis aux soldats de se mêler aux Arabes pour se procurer ce dont ils avaient besoin

parmi les provisions de laitage qui étaient apportées par les femmes. Nous avions les cheiks, nouvellement revêtus, en otage, et les acheteurs ne craignaient point les lances au milieu desquelles le marché s'était établi.

Ces Baggaras-Seulêmes sont nombreux, possèdent des troupeaux de bœufs en quantité ; riches en chevaux, qui leur viennent des montagnes des Gallas, ils sont quelquefois récalcitrants dans le payement de leurs tributs, et pour éviter les réclamations du gouvernement local du Cordofan, ils se soumettent plus vite que les autres Arabes nomades des rives du fleuve. A ce sujet, ils font alliance avec les Scheylouks, qui les trompent toujours, et ne sont point fidèles à leurs engagements. Les Seulêmes peuvent se faire respecter par la force ; ils ne sèment que très-peu dans l'intérieur, échangent des bestiaux contre le dourah de leurs voisins. A trois jours de la montagne Koroun, dans le Cordofan, ils font un riche commerce de dents d'éléphant pour des toiles du pays, mais ceci est toujours subordonné à leur manière de se conduire avec les gouverneurs turcs.

Nous continuâmes notre route à deux heures ; les Arabes nous donnèrent quelques conseils sur la route que nous suivions. Ils nous avertirent de quelques bas-fonds, que nous ne devions pas craindre maintenant, mais pour notre retour seulement.

La journée du 6, vendredi, se passa à voir beaucoup d'îles ; une qui appartient aux Scheylouks était habitée, les cabanes sur le bord du fleuve furent respec-

tées; nous trouvâmes quelques moutons attachés, et quelques poules, mais nous ne touchâmes à rien; les noirs évitaient notre présence, ils se retirèrent dans les hautes herbes. Nous avions un fond de deux brasses et demie, et nous longions un talus de la meilleure terre possible; il n'y avait aucune trace de culture.

Le vent nous abandonnant un peu, nous nous arrêtâmes pour attendre une cayasse pesante qui restait en arrière; les soldats sortirent un instant pour se délasser de la gêne où ils se trouvaient dans les barques; une garde avancée fut placée et chacun put jouir du plaisir d'être à terre. C'était sur la rive droite, nous devions être dans le voisinage des Dinkas; je remarquai des traces fraîches des pieds et des bestiaux des noirs : il fallait donc être prudent. Je m'étais un peu avancé avec un domestique pour examiner le terrain, que je reconnus recouvert d'arbres d'égligues, de tamarins, beaucoup de nabacs; des pentes très-fortes conduisent, par des ravins, les eaux des grandes pluies dans le fleuve. Le sol était couvert de sable et de petits silex roulés. Je retournais à la barque lorsque le rappel fit rentrer les soldats qui avaient aperçu des noirs dans les broussailles. Il y eut dans ce moment une alerte un peu trop vive, pour une vingtaine de Dinkaouis qui venaient sans doute nous parler et nous voir. Tout le monde rentra dans les barques qui furent poussées au large : il était quatre heures du soir.

Le 7 septembre, par un vent nord-est assez fort,

nous levions l'ancre; nous filions cinq nœuds et demi à l'heure. Des îles se présentaient toujours à nous : de quel produit elles seraient pour des peuples industrieux? tout y fructifierait, tandis que maintenant elles sont habitées par des hippopotames, et plus tard reçoivent les troupeaux des Scheylouks.

Nous remarquâmes plusieurs Délèbes (Deleyb, arbre de la famille des palmiers) sur la rive gauche, ce qui nous annonçait l'approche de la province des Scheylouks. A deux heures après midi nous étions au pied d'un monticule appelé Faan ou Tefafan, se trouvant sur la rive orientale. Cette petite montagne est le point le plus éloigné où les gouverneurs aient porté leurs armes; Courschid Pacha, dans ses courses sur les Dinkas Oualed-Ibrahim, avait autrefois reconnu ce point : il y était venu, en trente jours, d'Habout, village du Sennar. Cette élévation sur les bords du fleuve fait connaître aux navigateurs qu'ils ne sont plus qu'à quelques milles des premiers chefs-lieux des noirs Scheylouks. Entouré d'arbres très-beaux tels que le tamarin, le couk, le délèbe, qui fournit un fruit très-précieux pour le voyageur, ce monticule me paraît de nature calcaire. quelques grosses pierres sont sur la pente ; nos chefs ne voulurent point y aborder.

Le reste de la journée se passa en voyageant au milieu des îles qui parsèment le fleuve ; le vent était toujours fort et nous obligeait quelquefois à carguer nos voiles pour attendre les barques qui étaient éloignées. Plusieurs cabanes de pêcheurs abandon-

nées furent aperçues; leurs pirogues même étaient sur la plage; tout fut respecté.

Nous nous arrêtâmes par un fond de deux brasses et demie; il est cinq heures et demie du soir.

Le 8 décembre, après une nuit froide, les canons furent tirés pour célébrer le Ramadan Beyram (1); nous étions ancrés au milieu du fleuve, ne pouvant approcher des bords à cause de la trop grande quantité d'herbes, les barques se réunirent, officiers, sous-officiers vinrent rendre leurs devoirs aux chefs de l'expédition. C'était un spectacle imposant de voir onze bâtiments, au milieu d'îles jusqu'alors inconnues, former un seul pont à 400 milles de Carthoum, pour recevoir les vœux de chacun, célébrer l'islamisme dans des contrées païennes, qui sans doute prenaient nos joyeuses démonstrations pour des preuves de mauvaises intentions à l'égard des habitants. Aussi, lorsque nous levâmes l'ancre à neuf heures du matin pour poursuivre notre route, les grands villages de l'ouest que nous reconnûmes appartenant aux Scheylouks, étaient-ils abandonnés. Le vent nous poussait avec force; nous étions enfin sur le territoire des Scheylouks. La rive gauche défendue par des plages baignées encore par les eaux couvertes d'herbes, nous laissait apercevoir des habitations sur la hauteur. Les villages étaient rapprochés les

(1) Aïd-el-Fitr ou fête de la rupture du jeûne, l'une des deux fêtes canoniques des musulmans; l'autre est l'Aïd-el-Kébir (Courban beiram des Turcs) institué en mémoire du sacrifice d'Ismaël (selon les musulmans); elle a lieu 70 jours après la première, c'est-à-dire le 10 de zoul-hadj. D'E.

uns des autres, des arbres épars s'élevaient majestueusement au milieu d'eux; les habitants seuls ne se montraient pas. Sur un terrain de 18 à 20 milles nous avions compté vingt villages dont douze me parurent considérables. Plusieurs îles qui s'opposaient à notre approche de terre ayant été dépassées, nous trouvâmes un bosquet de broussailles épineuses, de sunts très-gros qui masquaient notre vue, nous le laissâmes à notre droite et distinguâmes le village d'Ouad Deguel (1), cheik considéré par le Mek des Scheylouks. A trois heures de l'après-midi, des noirs accroupis derrière les broussailles furent aperçus près de terre; Daoud, notre interprète, put se faire entendre. Ils se démasquèrent aussitôt, le reconnurent, et écoutèrent avec attention ce que notre Arabe était chargé de leur dire de la part du commandant. Ils invitaient les barques à approcher; mais leur nombre considérable nous engagea plutôt à envoyer le cheik Ellin, Hassan Taouil, le reis, avec son canot pour faire venir quelques-uns des leurs, que je connaissais par mes premiers voyages dans leurs îles. Giorab Eche, Abdalla Kelp Romatt étaient parmi eux; je leur envoyai le salut qu'ils me rendirent avec la fierté qui caractérise les Scheylouks.

Notre flottille mouilla par quatre brasses; nos envoyés, accompagnés d'une vingtaine de soldats, se rendirent à terre. Ils furent entourés, salués, interrogés, enfin tout le monde s'assit; les noirs arrivèrent

(1) Ouad, Wad, pour Oulad, fils; abréviation commune dans le Soudan. D'E.

de tout côté en grand nombre, armés de lances très-longues et couverts de cendre, signe de guerre chez eux, ils entourèrent nos gens qui les assuraient de nos intentions pacifiques; beaucoup étaient debout et appuyés sur leurs armes, regardaient sans crainte le déploiement de notre force militaire.

Regiab, Abdâlla Kelbromatt, Giorab Eche et un fils de l'ancien cheik Abdaramann, déposèrent leurs lances et se rendent dans le sandal (yole, canot) pour gagner la barque du commandant où se trouvait, comme je l'ai déjà dit, Soliman Cachef. Celui-ci avait été trois fois commandé par Courchid Pacha pour faire payer aux Scheylouks des îles voisines du Makada Abouzeth, des déprédations commises par ces noirs, qui le connaissaient parfaitement. Nos quatre Scheylouks le saluèrent respectueusement: je fus contraint aussi de me laisser embrasser, et ils me firent l'honneur de croire que j'étais une des principales causes de la présence de l'expédition. La confiance s'établit, trois étaient vêtus de jubets rouges, le fils d'Abdaramann reçut une pièce de toile, et chacun fut satisfait par les diverses verroteries qui leur furent remises; tous m'embrassèrent encore et en demandant quelque chose pour Mariam, nom générique de la femme (1); ils n'eussent pas été contentés si je ne leur eusse promis d'être plus généreux le lendemain.

(1) Parce qu'il est donné souvent aux filles esclaves en mémoire de l'esclave abyssine ou nubienne dont Makaoukas fit présent au prophète, et qui lui donna un fils du nom d'Ibrahim, lequel mourut en bas âge. D'E.

Nous voulions voir deux cheiks principaux de tous les villages que nous avions dépassés, Wad-Deguel et Wad-Doman, connus de nom par le cachef. On promit de les amener le lendemain, et nos nouveaux alliés se prêtèrent avec la meilleure volonté pour nous faire porter du bois de leurs maisons. J'envoyai avec eux un des miens, qui me rapporta, qu'à toutes les portes des habitations se trouvait un bouclier, sans doute pour être prêt à tout événement.

Nous approchâmes d'abord, mais toujours sur leurs gardes, les Scheylouks s'éloignèrent un peu. Cependant notre manière de les traiter leur donna assez de confiance pour rappeler dans leur demeure les femmes, les enfants qui s'étaient enfuis à notre approche.

Notre drogman, le cheik Elleis, et le reis Hassan furent invités par les chefs scheylouks, ils allèrent passer la nuit chez eux.

Le 9 décembre, au soleil levé, nous vîmes une quantité de noirs sur la rive nord-ouest, couverts de cendres, de bouse de vaches, dans lesquelles ils s'étaient roulés toute la nuit. Armés de leurs lances, ils formaient un tableau repoussant : tous nus, très-peu portant de petits morceaux de peaux qui couvraient à peine leur nudité, ils attendaient le cheik Wad-Deguel qui vint accompagné de nos hommes. Quelques-uns des siens portaient deux superbes dents d'éléphants : la veille nous en avions reçu deux autres. C'est un usage assez remarquable chez ces peuples que les

grands apportent leur tribut à ceux qu'ils croient être dignes de leur considération.

Je fus expédié à terre pour recevoir le chef et l'engager à se rendre à bord. J'y reçus encore les embrassements de plusieurs figures cendrées. Ce peuple était innombrable; les femmes, recouvertes de peaux d'animaux, avaient apporté divers objets d'échange; le vent furieux du nord fatiguait nos barques à l'ancre : les cheiks nous dirent que nous n'avions rien à craindre, et quelques grands coups de bâton dispersèrent en un instant la foule.

La flotte approcha de terre, mais il ne fut point permis aux soldats de descendre.

Je conduisis les cheiks dans la barque du commandant: cinq des principaux reçurent des habillements : parmi eux se trouvait un aveugle, descendant des premières familles. On accorda ensuite aux soldats la permission de sortir, à condition qu'ils ne s'éloigneraient pas. Ils échangeaient de petits objets contre du semsem, des haricots du pays, des poules. Ces Scheylouks-Mahmous, ainsi nommés pour les distinguer de ceux du sud, étaient très-amateurs de toiles, nous n'en avions point. La meilleure intelligence régna entre les nôtres et ces peuples. Des ordres furent cependant donnés de nous mettre sur nos gardes, de crainte de surprise. Ils sont connus pour faux. Ils sont paresseux, ne vivent que de chasse et des récoltes de dourah. Dans le moment des pluies, le plus beau terrain est abandonné.

Leur figure est grossière, leurs dents mal ran-

gées, surtout celles de la mâchoire inférieure, à laquelle il en manque quatre ou cinq. Voilà le type de ces peuples et de tous ceux que nous avons vus. Ces premiers pays sont un peu civilisés par les relations de plusieurs de ses habitants avec les villages de l'île du Sennãr; quelques-uns ont des toiles pour se couvrir, et quatre à cinq piques jetées en sautoir sur l'épaule gauche. Les femmes ont sur l'épaule droite une peau ou de tigre ou de mouton; ce costume ne les embarrasse point dans leur marche. En revanche elles sont couvertes, ainsi que les jeunes gens, de quantité de verroterie; elles sont assez agréables, jeunes; mais un peu passées, elles feraient beaucoup mieux de ne point sortir de leurs maisons.

Les soldats se distribuèrent la viande qui fut apportée par les cheiks. Nous désirions, le 10 décembre, reprendre notre route de bonne heure, un des cheiks, Reggiab, nous avait promis de nous accompagner près du Meck que l'on disait encore loin.

Impatientés des manœuvres peu franches de ces noirs, qui, ensuite, nous engageaient à poursuivre notre route lentement pour leur laisser le temps d'avertir leur chef, nous partîmes à quatre heures du soir pour nous rendre sur la rive orientale où nous trouvâmes moyen de nous procurer le bois qui nous manque totalement. Deux Scheylouks, engagés par l'appât du gain que je leur faisais espérer en leur montrant des verroteries, se décidèrent à nous accompagner. Un d'eux, Abdaramann, parlait l'arabe,

et je le mis à contribution pour prendre quelques informations.

Tandis que chacun faisait du bois, un matelot monté sur un arbre, tomba avec une branche sèche, il se rompit la colonne vertébrale et mourut, tous secours furent inutiles; il fut enterré sur le territoire dinka, et nous jetâmes l'ancre à une heure de la nuit.

Nous apercevions des feux en grand nombre, les habitants de la rive opposée épiaient nos mouvements qui étaient très-pacifiques. Les jours suivants, nous longeâmes un pays de la plus grande richesse, mais inutile entre les mains de ces sauvages. Des habitations considérables se montraient sur la rive occidentale. Vingt-cinq cheiks, reconnus supérieurs, exercent leur autorité sur un terrain de près de 100 milles, jusqu'à Fachoura, capitale du Meck des Scheylouks. La population est immense, les bestiaux à cornes très-nombreux. Des bouquets de beaux arbres de délèbes forment un coup d'œil ravissant; tandis que la rive des Dinkas est plate, non boisée, mais du meilleur terrain possible. Quelques grands villages se faisaient remarquer dans le lointain.

Le 12, à deux heures de l'après-midi, trois envoyés du Meck vinrent nous trouver, Aban Boucda, Soliman, Hidris; le premier nous dit que son maître n'avait appris que de la veille notre arrivée; que si notre voyage se bornait, comme nous le faisions croire, à parcourir le fleuve, il se conduirait d'après notre conduite, étant résolu d'agir selon nos actions. Malgré ces sèches paroles, on revêtit chacun des en-

voyés des marques de notre générosité : ils débarquèrent, dirent-ils, pour engager leur Meck à venir nous trouver.

Nous continuâmes notre route par un vent faible, n'ayant pas l'intention de nous présenter avant le lendemain.

Le fleuve Blanc est superbe, de larges îles le traversent, elles sont toutes couvertes de hautes herbes.

Enfin, le 13, dans une plaine spacieuse couverte de hauts sunts, nous remarquâmes un grand mouvement parmi les noirs; des pirogues étaient sur la plage, nous amarrâmes près de cabanes de pêcheurs, nous y trouvâmes des outils propres à l'agriculture, mais l'habitant s'était retiré. Un seul noir armé d'une lance gardait les propriétés. De notre côté, nous avions donné des ordres pour ne point permettre aux soldats de sortir. Au delà de cette plaine, à deux heures de marche, se trouve le lieu de résidence de Niédok, souverain des Scheylouks. Son village ne pouvait se distinguer par la quantité d'arbres qui y conduisent. On nous avait promis qu'il viendrait, ce que je n'ai jamais cru, connaissant combien est dangereux pour lui de se présenter devant des étrangers ; leur loi ne le permettant point. Nous avions pris terre à dix heures du matin, et attendions l'arrivée supposée de Niédok.

Quelques instants après une foule de noirs débusquèrent des arbres, des broussailles qui conduisaient à Fachoura, le rivage était encombré de gens armés, le Meck fut annoncé. Nos barques éloignées du bord nous permettaient de considérer ce tableau repous-

sant d'une population dans l'état de nudité complète, couverte de cendre, tatouée d'une terre rougeâtre sur toute la figure. Nous cherchions à distinguer le fameux chef dans ce tumulte; il parut, accompagné de ceux qui la veille avaient reçu des habillements de notre part, lui-même vêtu d'une large chemise en indienne à longues manches, la tête nue, une lance de hauteur démesurée à la main; il se présenta sur le rivage entouré d'une foule de gens armés. Une peau de bœuf lui servait de tapis, mais il resta debout et parut stupéfait de notre tenue militaire. Le drogman descendit dans la cayasse, quelques soldats se tenaient prêts à tout événement. Les cheiks qui entouraient le Meck nous dirent que leur souverain n'avait pas l'habitude de quitter son territoire pour se rendre sur le nôtre, et qu'il fallait que nos chefs vinssent s'entendre avec lui; ce que nous ne voulûmes point par prudence. Ces cheiks, qui espéraient encore quelque butin, revinrent à la barque nº 1, et nous dirent de la part du Meck qu'il était très-satisfait de notre arrivée, et qu'il attendait des preuves de notre générosité. Ses désirs furent promptement comblés, malgré la sécheresse de sa demande et le manque à ses usages de ne point s'être fait annoncer par quelque présent.

L'un d'entre nous ne put cependant retenir son indignation, il soupçonnait qu'on nous présentait un faux personnage; nous feignîmes de croire ce que nous rapportaient les envoyés. Je fus chargé de porter cinq habits rouges, deux pièces de châles blancs, huit cloches en cuivre, et quantité de verroteries pour le

souverain noir. Deux cheiks, qui se prétendaient les visirs, furent habillés, et mendièrent des oignons et du sel pour leur Meck. Tout leur fut accordé. Contents de leur récolte, ils nous assurèrent de la générosité de leur chef, et pour nous la faire espérer, ils engagèrent le cheik Elleis, Daoud et Hassan Taouil à les accompagner à Fachoura.

Rendus à terre, les envoyés furent entourés, le faux Niédok regardait avec surprise tous les cadeaux, la multitude rapace qui l'environnait les touchait, ce qu'elle n'eût osé faire en présence du véritable Meck ; car ces peuples ont un religieux respect pour la personne de leur souverain.

Le lendemain, 14 décembre, nous approchâmes de terre, la garde fut placée, les soldats eurent la permission de nettoyer leurs vêtements. Nos barques furent lavées. Les Scheylouks, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, venaient échanger le semsem, les poules, les moutons ; ils étaient amateurs de toile, et faute de neuves ils prenaient de vieilles chemises de nos soldats, qui par ce moyen renouvelèrent leurs provisions. La garde avancée donne avis que notre drogman suivi de Soliman et d'Hidris, deux Scheylouks, venaient vers nous. Il était midi. La veille nos envoyés n'avaient pu être admis devant le Meck, mais ils croyaient être plus heureux en ce jour ; il ne leur fut point permis de franchir l'endroit où se trouvait ce chef, qui seulement ordonna de faire porter aux barques dix vaches et vingt moutons. Daoud, l'interprète, était venu nous avertir pour connaître nos in-

tentions. Soliman Cachef qui avait retenu avec peine son indignation à propos de la visite du prétendu Niédok, dit aux deux cheiks que notre maître ne nous avait point expédié dans ces parages pour attendre les présents en viandes du sauvage noir, et qu'il fallait que le cheik Elleis et Hassan, qui étaient restés, revinssent de suite pour continuer notre route. Le vieux Soliman connaissait les Turcs, et voyait que dans cette occasion nous n'avions point tort; il se retira sans mot dire, et le soir, une heure avant le coucher du soleil, il revient avec nos deux hommes, harassés de fatigue d'avoir été la dupe de ces noirs. Tous ceux qui auparavant étaient en si grand nombre avaient disparu dans la journée, ils croyaient déplaire à leur chef en nous apportant des provisions.

Nous reçûmes quatre mauvais petits bœufs, qui furent distribués aux troupes. Nous ancrâmes près de la rive; et le 15 décembre, par un vent nord, nous partîmes de Fachoura. Cet endroit a trois brasses de profondeur, deux îles sont vis-à-vis, couvertes de hautes herbes. Nous n'avions plus qu'à continuer notre route, et nous arrêter le moins possible; si les villages en deçà de la capitale sont nombreux, au-dessus ils se suivent et sont très-peuplés. Les maisons ont un toit en paille très-élevé, il repose sur un mur en terre mêlée d'excréments de bœuf; elle sèche et devient d'une dureté extraordinaire. Les pluies qui sont très-fortes ne font aucun dégât sur ces toits bien disposés.

Une de nos barques nous annonça par deux coups

de fusil qu'elle avait besoin que l'on arrêtât; en effet, sa voile avait été déchirée par la force du vent; nous amarrâmes à une île couverte de bestiaux, vis-à-vis d'un joli village bâti dans une position pittoresque, sur une pente au milieu de sycomores (*djimeiz*) et de délèbes. Cette rive gauche était couverte de monde; tous étaient stupéfaits de voir notre marche.

Une plage commode sur la rive droite nous offrit un lieu propice pour nous arrêter la nuit, quelques huttes nous fournirent du combustible. Autant que la vue pouvait s'étendre, elle plongeait sur une plaine fertile. Les nuits étaient quelquefois humides, plusieurs de nos soldats en souffraient; mais nous eûmes le bonheur de ne point avoir trop de malades.

Le 16 décembre, après trois heures de vent fort, ayant laissé derrière nous un grand nombre de villages scheylouks, sur la rive occidentale qui est peu boisée, nous rencontrâmes à onze heures une branche du fleuve bien distincte venant du sud-est. Ses bords étaient très-élevés, ses eaux très-rapides. Nous remarquâmes des villages sur ses bords; ils appartenaient aux Dinkas, qui ici prennent le nom de Guinghuis.

Cette branche que nous voulûmes explorer à notre retour est appelée *Kéty* par les indigènes Guinghuis, *Aouaigue* par les Baggaras, *Sobath* par les noirs de l'intérieur et les Arabes Abou Rof; il paraîtrait que Courchid pacha, dans ses courses contre les noirs des montagnes, l'aurait reconnue.

Nous continuâmes notre course comme toujours O.-S.-O. et laissâmes sur la rive occidentale quantité

de délèbes et beaucoup d'habitations. On trouva le fleuve très-large et très-profond : il avait cinq brasses sur un fond de sable noirâtre. Nous vîmes beaucoup d'îles séparées par des canaux qui semblaient former autant de branches différentes. Nous suivions toujours le cours qui nous paraissait le plus rapide.

Nous remarquâmes trois petites montagnes dans l'intérieur sur la rive sud-sud-est ; notre proue étant ouest-nord-ouest. Elles étaient éloignées de nous de près de 10 milles, et des girafes paissaient en quantité dans la grande plaine qui conduisait à ces montagnes. Le pays était très-boisé, mais couvert de beaucoup d'herbes; les bâmiehs (*Hibiscus esculentus*, Gombaut) sauvages y croissaient de toutes parts.

Notre navigation fut un peu contrariée par plusieurs îlots, des masses d'herbes épaisses détachées nous embarrassaient quelquefois. Des villages se montraient toujours sur la rive occidentale. Nous jetâmes l'ancre, par un fond de trois brasses, au milieu de beaucoup d'îles recouvertes en grande partie d'eau.

Le 17, nous commençâmes notre course dans un canal qui se rétrécissait de plus en plus, entourés de hautes herbes qui arrêtaient notre vue, nous étions dans des marécages, l'eau se ressentait de la quantité de plantes rampantes qui surnageaient, elle était pesante, d'un goût cuivré et nous dûmes craindre pour les soldats qui souffraient déjà de l'humidité des nuits. Les matelots placés dans les vergues nous signalèrent des villages ; ils me semblaient apparte-

nir encore aux Scheylouks, mais c'étaient les derniers du territoire. Le pays était tout à fait dénué de bois, les soldats ramassèrent quelques brasses d'herbes sèches pour préparer leur nourriture.

Nous remarquions une haute montagne sur la rive occidentale qui nous parut très-éloignée des bords du fleuve. Les Arabes l'appellent Tekem, et prétendent qu'il en existe deux autres non loin de là; elles sont petites, invisibles du bord, elles se nomment Gebel Aditt (Hadid) de la grande quantité de fer qu'en retirent les noirs; près d'elles existent beaucoup d'arbres, nous ne pouvions les distinguer à cause de la grande distance et des marais couverts d'herbes très-hautes.

Cette journée fut désagréable par la monotonie du voyage, dans un canal resserré entre deux haies impénétrables de ces roseaux épais qui couvraient toute cette partie. La nuit fut encore plus difficile à passer à cause de sa grande humidité et des moustiques qui nous tourmentèrent.

Le 18, nous continuâmes notre course dans un canal bordé de marécages; il parut cependant vouloir s'élargir, les eaux étaient plus potables, le courant rapide. A onze heures la montagne Tekem se montra distinctement à une distance de 30 milles dans des terres d'une étendue considérable. C'est la plus haute que nous ayons rencontrée. Nous débouchâmes dans un lac très-large (le lac Nû), formant un bassin de 6 milles de circonférence, d'où l'on aperçoit plusieurs branches, mais elles sont sans doute formées par des

îles. Nous suivîmes la branche qui nous parut la plus rapide, elle est bien distincte par la ligne reconnue des eaux presque dormantes du lac, qui semble une petite mer, en comparaison des bords resserrés que nous avions dépassés. Le fond est peu solide, la sonde s'enfonce et ramène une vase argileuse noire et épaisse. Nous nous arrêtâmes près de la rive orientale pour aller ensuite, avec le sandal, reconnaître ce lieu.

En effet, à trois heures, le commandant Soliman Cachef et moi, accompagnés de sondeurs, suivîmes à la rame le cours de ces eaux presque stagnantes ; elles sont poissonneuses, d'un goût ferrugineux ; les îles se succèdent, mais nous crûmes être portés sur un marais d'une brasse, a une brasse et demie de profondeur, et il fut résolu pour le lendemain de s'étendre davantage.

Les 19 et 20 décembre, toute notre flottille fut engagée dans ces marais : nous vîmes l'impossibilité de continuer notre route, les eaux insalubres, changeantes à chaque moment, le peu de fond qui retenaient nos barques dans la vase, toutes ces difficultés nous forcèrent à reconnaître que nous n'étions point dans la véritable voie, et que ces eaux, qui s'étendaient très au large, n'étaient que le résultat de la quantité des pluies : elles doivent fournir beaucoup à cette époque, mais dans ce moment elles étaient stagnantes ; les herbes même et quelques broussailles souffraient de leur mauvaise qualité ; on les voyait frêles, brûlées et d'une végétation forcée.

Grande quantité de sangsues; les oiseaux de proie y trouvaient leur pâture, et si nous eussions continué, il est probable que les soldats se fussent ressentis de la désagréable qualité de cette eau. Les bois étaient très-rares, quelques habitations furent découvertes, mais comme jetées au hasard, ce sont les demeures de noirs qui s'adonnent à la pêche, plusieurs furent aperçus, ils avaient des bracelets d'ivoire à leurs bras. Ce sont des Guinghuis.

Nous profitâmes de la pleine lune pour nous retirer plus promptement du mauvais pas où nous nous étions engagés pendant près de 45 milles sans aucun résultat. Nos barques souffrirent au retour, plusieurs touchèrent le fond, et la vase épaisse retint les perches que nos marins appuyaient sur le fond pour avancer, cependant une petite brise nous favorisa bientôt.

Nous gagnâmes la principale branche que nous avions laissée précédemment : toutes les barques furent à leur poste à six heures du soir.

Le cours du fleuve au sud-est nous présenta un fond de quatre brasses, le terrain était un sable fin mélangé de mica; les eaux, dans lesquelles nous étions sont celles du fleuve Blanc. Les bords étaient resserrés, mais accusaient une végétation vigoureuse, nous voguâmes ainsi toute la journée du 22 sans voir autre chose que quelques habitations sur la rive orientale. Cette branche forme beaucoup de sinuosités, le courant a une rapidité d'un mille et demi, le fond est à trois ou quatre brasses, et le

fleuve chasse quantité d'herbes détachées de ses bords.

A cinq heures du soir nous jetâmes l'ancre dans un étroit canal, qui pouvait avoir 50 toises de large.

A sept heures du matin, nous reprîmes notre course par un vent faible au milieu de détours consécutifs. A dix heures il nous fallut toucher la côte, ne pouvant plus nous rendre maîtres de nos barques, par un vent nord-est et une route sud-est. Nous étions en vue des habitations de la veille, elles sont sur une hauteur, très-éloignées les unes des autres, mais d'une si grande dimension et d'une hauteur si prodigieuses, qu'elles forment un long village. Un gros sycomore se trouve parmi elles, beaucoup d'habitants étaient à l'ombre, plusieurs sur des tertres, considéraient notre marche. Voyant que l'on carguait les voiles, puisque nous ne pouvions avancer, à cause des hautes herbes; quelques-uns se dirigèrent vers nous, ils poussaient devant eux un jeune bœuf, tous étaient armés de lances, dont le fer large et poli brillait aux rayons du soleil, quelques-uns avaient des arcs et flèches, nous étions donc chez un nouveau peuple. Rapprochés de ma barque et de celle n° 4, l'embarcation du commandant étant plus haut, ces indigènes, dont l'un avait une grande chevelure, se mirent à chanter, danser, lever les mains au ciel, en nous parlant; nous ne pouvions rien comprendre à leur langage. Enfin, voyant que personne des nôtres ne s'avançait, le noir à chevelure perça le bœuf, les autres en fi-

rent autant. C'est sans doute leur manière de sacrifier! Après quoi ils retournent tous au village.

Il nous fallut attendre plusieurs de nos barques qui étaient encore éloignées.

Deux heures après ce spectacle, une vingtaine de noirs se rendirent près de nous; peu avaient des armes, si ce n'est quelques carquois et des arcs. Accompagnés de quatre petites vaches, ces noirs levaient les mains en signe de vénération; je me décidai à envoyer deux de mes domestiques avec quelques verroteries, pour faire en sorte de les engager à venir nous trouver. Aussitôt mes gens à terre, les sauvages voulurent prendre la fuite, mais rassurés par la vue des verroteries, ils se rapprochèrent et voulurent s'entendre par signes, ce qui fut difficile; on leur fit seulement comprendre que de tuer les animaux, comme l'avaient fait les premiers, était contraire à nos usages(1). Ils les laissèrent, et voulurent des verroteries. Pendant ce temps la barque n° 1 fit un mouvement rétrograde et vint se placer dans une espèce de baie où se trouvaient deux pirogues attachées. Les noirs s'y portèrent en foule, des femmes mêmes apportaient des corbeilles sur leur tête; elles renfermaient du tabac, du semsem. Il fallait donc faire en sorte de s'entendre, notre drogman de langue scheylouke nous étant inutile, nous choisîmes

(1) La religion musulmane veut que les animaux qui servent à la nourriture de l'homme soient égorgés, et qu'on invoque sur eux le nom de Dieu. Leur chair serait impure s'ils étaient tués autrement. D'E.

un soldat du Soudan qui comprenait encore le dinka; de la barque il parlait à ces noirs. Nous nous aperçûmes que le langage s'accordait assez, et nous envoyâmes Méhémet le soldat près d'eux pour les engager à envoyer quelques-uns des leurs dans la barque du commandant; la crainte les retenait, quoique beaucoup de nos marins fussent à terre parmi eux.

Un de ces noirs me paraissait plus entreprenant que les autres, sa tête recouverte d'un ciment grisâtre, qui ressemblait par la forme à un casque, me fit croire que c'était un chef. En effet, il parlait avec véhémence à ses compagnons, éloignait les femmes, les hommes qui s'approchaient trop. Un autre chef, recouvert d'une peau de tigre attachée en sautoir sur l'épaule gauche, s'avança au milieu de cette foule et dit à notre envoyé que s'il voulait avoir des renseignements, il fallait qu'il assurât que celui qui se présenterait devant nous n'avait rien à craindre; ce que fit de son mieux le nouvel interprète.

L'impatience s'emparait de l'un de nos chefs; il se calma en voyant le principal orateur de ces sauvages se rendre à notre bord. Il était tremblant, d'une figure intéressante, les yeux vifs, les dents supérieures blanches et bien rangées; il étendit trois fois ses mains à terre, trois fois il les porta à son front et s'accroupit avec peine; son corps nu était d'un beau noir, des muscles bien distincts faisaient remarquer sa force. Interrogé sur sa nation, il nous dit qu'elle s'appelait *Nouer;* qu'ils étaient en grand nombre, mais dans l'intérieur. Nous lui demandons s'il connaît quelque

chose du cours du fleuve que nous parcourons. Ses réponses sont évasives, cependant il parle de hautes montagnes; il a entendu parler par hasard de ce fait, mais il ne peut l'assurer. Si nous lui parlions du fleuve des Scheylouks, il ne pouvait nous comprendre! Et en effet, les Nouers avaient été en guerre avec ces derniers, et même en étaient craints, comme nous l'avions appris des Scheylouks, qui nous avaient assuré que les Nouers ne nous laisseraient point avancer.

Malgré les témoignages pacifiques que l'on donnait au noir pour le rassurer, il voulut retourner à terre. Après avoir reçu un collier de verroteries, il rejoignit les siens. Tandis que cet homme était parmi nous, on avait apporté un jeune chevreau et un peu de tabac, présent que faisait au commandant le cheik à la peau de tigre. On avait l'intention de le récompenser; le soldat interprète fut chargé de l'inviter à venir, il se rendit aussitôt vers nous, et dit au commandant et à Soliman Cachef de faire bien attention, de ne point toucher au chevreau ni au tabac; parce qu'il venait d'apprendre d'un des indigènes que le tout était empoisonné. Il n'en fallait point davantage pour réveiller la colère de Soliman Cachef; nous étions à trente pas de ces malheureux, il prit sa carabine (il est bon tireur); les soldats suivirent son exemple, et un instant après, les marins ayant regagné leur poste, un feu de file fut fait sur ces noirs qui tous se jetèrent le ventre à terre et, étonnés de la détonation, s'échappèrent

parmi les broussailles et les hautes herbes. Un Nouer resta sur place, un autre eut la jambe cassée et se traînait difficilement la lance à la main et regardant derrière lui; quelques soldats furent expédiés pour achever ses souffrances, et il reçut la mort sans mot dire. On trouva des armes et beaucoup de dourah qui était tombé des corbeilles. Les provisions ne furent point touchées, par crainte de poison.

Je ne me permettrai point de faire des observations: j'avais conseillé la patience, on préféra semer la terreur; je me contentai de la croire nécessaire comme les autres. Le chevreau fut tué, le tabac jeté. Un moment après, à trois heures du soir, nous quittions ce lieu; mais le vent était contraire, nous jetâmes l'ancre une heure après.

Le 24, par un vent faible, nous nous mîmes en marche. Une branche venant du sud augmentait la largeur de notre canal; la veille, les Nouers nous en avaient parlé; ils prétendent qu'au delà des habitations que nous voyons sur les hauteurs, cette branche se sépare et va se jeter dans le fleuve des Scheylouks. Toute la journée fut employée à naviguer dans un même canal, tantôt rétréci, tantôt s'élargissant; la rive orientale se faisait remarquer par quelques arbres nains, mais bien éloignés. Les eaux étaient rapides et profondes.

A la diane, le 25 au matin, un soldat des troupes du Soudan perdit pied sur le bord de sa barque; il tomba à l'eau, et on ne put le sauver.

Plusieurs habitations éloignées se faisaient remar-

quer, des habitants nous apportèrent leur tribut dans des corbeilles. Heureusement que les marais ne leur permirent point de nous approcher; je dis heureusement, car l'idée du poison n'était point encore sorti de notre mémoire. Grande quantité de hautes herbes, point de bois, ce ne fut que le lendemain, 26, que nous nous approchâmes de cabanes de pêcheurs établis sur la rive occidentale; les femmes s'étaient sauvées, les hommes, armés de lances et de flèches, étaient près des habitations; Méhémet, le drogman, leur fit comprendre que nous désirions du bois; ils se firent un devoir d'en apporter, dépouillant leurs maisons, et nous le portant près de la rive; mais ils n'osaient l'amener dans les barques. Ils nous dirent qu'ils savaient que les envoyés des dieux devaient venir les visiter, ils réclamaient leur indulgence, ils sont malheureux; en effet, le lieu qu'ils habitent le prouve assez, et les ustensiles trouvés dans les cabanes font voir que ces noirs ne vivent que de leur pêche. Ils nous firent entendre que plus haut nous devons rencontrer une tribu appelée *Kèque*. Ceux-ci sont des Nouers, ils sont reconnaissables par leurs longs cheveux, dont quelques-uns les ont renfermés dans le même ciment que nous avons déjà remarqué. Ces habitants sont d'une complexion beaucoup plus forte que les Scheylouks; ils me parurent déterminés. Ils vivent de leur pêche au milieu des marais, mais au moment des pluies ils se retirent sur les hauteurs, où ils sèment le dourah, tabac, haricots.

Nous voyagions toujours au milieu d'un étroit canal, avec des plaines immenses, vertes, encombrées de hautes herbes ou brûlées, devant nous. Le bois était de toute rareté. Nous remarquions des bandes continuelles et prodigieuses d'éléphants; ils ne paraissaient nullement étonnés de notre passage; d'une grosseur considérable, leurs belles défenses offriraient un objet de commerce très-lucratif. Mais qui pourrait faire comprendre aux peuples de ces contrées le produit qu'ils en retireraient, eux qui se contentent de vivre nus et de se rouler dans les cendres?

Le fleuve faisait encore au point où nous nous trouvions de nombreux détours, sa profondeur était de trois brasses et plus: la monotonie de ses rives nous parut un peu rompue par une quinzaine de délèbes très-beaux et en plein rapport.

Depuis plusieurs jours le temps était froid et humide, le thermomètre marquait 11 degrés le 28 décembre. Cette journée se passa toujours au milieu de deux barrières de ces hautes cannes qui ressemblent à celles de dourah : quelques huttes étaient en vue. Le soir à quatre heures, deux coups de fusil nous avertirent qu'un soldat très-malade avait fini ses souffrances ; il fallait le laisser sur une terre étrangère, nous profitâmes d'un petit village dont les habitants s'étaient retirés non loin de là sur des élévations. Le soldat qui nous servait d'interprète eut l'ordre, de Selim Capitan, de les engager à revenir chez eux ; ils étaient craintifs, et restaient immobiles. On descendit à terre pour creuser la tombe

du soldat, le commandant avait donné des ordres afin de tout respecter; il ne pouvait être partout. L'adjudant-major fit sortir douze soldats pour servir d'escorte, mais les autres officiers crurent que l'on cherchait du bois, chacun voulant s'en procurer sortit de sa barque et fit des perquisitions.

Selim Capitan lui-même voulut empêcher le pillage, tous ne furent pas de son avis : en un instant le peu de maisons qui se trouvait en ce lieu choisi pour rendre les derniers devoirs à un soldat, furent ruinées. Les habitants considéraient le spectacle de leurs misères!

Le butin se réduisait à de la viande de crocodile, des poissons secs; une graine alimentaire provenant d'un oignon de marécages fut trouvée en quantité. Les embarcations furent détruites et servirent pour le feu. En un instant ces malheureux indigènes furent ruinés.

Le soldat enterré, nous voulûmes continuer notre route pour jeter l'ancre un peu plus haut. Une femme, dont on venait de ruiner la maison, se présentait non loin de ma barque; elle levait les mains, j'ordonnai de la respecter, mais l'adjudant-major la fit enlever, elle était jeune et paraissait enceinte. J'avertis Selim Capitan qui de suite fit aborder la barque du Salco-aghasi, recueillit cette femme, lui fit parler par le drogman, la décora de colliers, de verroteries, lui fit donner une pièce de toile et la renvoya dans son pays. Combien je fus satisfait de cette belle action!

Ici je ferai la distinction de ce fleuve en considérant sous le nom de fleuve Isouen, celui que nous avons suivi depuis la montagne Tekem le 18 courant.

Deux heures après notre départ, le 29, nos barques se trouvèrent au centre de cinq branches qui viennent se jeter dans celle que nous suivions; quatre nous parurent par le peu de rapidité de leurs eaux traverser des marais. Nous prîmes celle nord-nord-est en tirant les cordes; le courant était fort, les herbes très-élevées et touffues, ce qui empêchait la manœuvre de nos marins et de nos soldats. Nous arrivâmes cependant près de quelques maisons de la rive orientale; les habitants se sauvèrent, mais des ordres furent donnés pour chercher à s'emparer de quelqu'un qui pût nous renseigner sur les peuples que nous devions trouver sur notre route. Trois indigènes furent saisis, c'étaient des hommes hauts et d'une mauvaise complexion, leurs cheveux étaient teints en rouge; ils nous dirent que les Nouers habitaient la rive occidentale, au delà des marécages. En effet, nous en avions vu beaucoup qui nous engageaient à venir les trouver; il n'était pas prudent de s'y fier après notre conduite.

Ces gens sont d'une autre tribu, ils se donnent le nom de *Kecks* ou *Kyks;* malheureux pêcheurs, ils échangent leurs poissons contre un peu de grain. Leur grand chef Ouronu Karak se trouve très-éloigné dans l'intérieur. Ils sont continuellement en guerre avec le peuple kakar, très-nombreux et qu'ils pré-

tendent être anthropophage. Ces sauvages habitent loin du bord oriental.

Les renseignements que nous prîmes sur le fleuve ne purent nous être utiles; ces gens ne nous donnèrent que de vagues renseignements.

Nos marins, tirant toujours les embarcations au milieu des herbes, eurent beaucoup de peine à surmonter les difficultés qui se présentaient. Nous espérâmes que le lendemain serait plus favorable.

A peine faisions-nous 5 milles dans notre journée, toujours en tirant les cordes. Pendant le travail fatigant de nos marins, dans un fort détour, quatre pirogues des gens que nous avions vus la veille, voulurent nous éprouver; deux ou trois hommes étaient dans chacune, s'approchant de notre arrière-garde, ils tirèrent quelques flèches sur une barque, personne ne fut atteint, quelques coups de feu punirent leur imprudence, trois furent victimes. Mais il faut dire aussi que ces malheureux avaient été lésés par notre passage de la veille. Malgré les ordres, leur tabac, leurs ustensiles avaient été pillés.

Cette petite escarmouche nous engagea à surveiller notre marche, nous étions dans un canal étroit, bordé de ces hautes haies d'herbes qui empêchaient notre vue de s'étendre, les flèches pouvaient nous atteindre des deux bords.

Le 31 décembre, le n° 5 perdit une grande quantité de ses poudres à cause des avaries faites pendant la nuit par les rats, compagnons insupportables de notre voyage. Cette journée fut fatigante, les con-

tours du fleuve resserré se suivent ; les habitations sont rares; celles que nous trouvons sont de peu d'importance et petites.

Le soir les herbes nous parurent vouloir se dégager ; les indigènes, qui désiraient approcher des bords pour abreuver leurs bestiaux, y avaïent mis le feu.

Le bois étant toujours rare, les soldats s'occupèrent à ramasser des cannes de ces roseaux sur la rive droite pour cuire le pain. Mais on nous annonça des noirs; tout le monde regagna son poste, et malgré les difficultés d'une navigation sinueuse par un vent contraire nous poussâmes nos barques au large. Huit indigènes se firent voir sur une petite hauteur; ils étaient armés ; voyant nos manœuvres, et s'apercevant que nous ne pouvions les approcher, ils lancèrent à l'eau une vache et son veau ; les barques les recueillirent. Mais, à ma grande surprise, des coups de feu partirent de la barque n° 4 sur ces malheureux qui nous considéraient comme des prodiges et nous apportaient leur offrande. « Il faut semer la terreur, me disait un des chefs ; la route que nous parcourons sera ensuite plus facile. »

Ce pays abonde en éléphants ; il paraît que les indigènes ne les tuent que lorsqu'ils les trouvent embourbés dans quelque trou fangeux. Ils ne connaissent point le profit qu'ils pourraient tirer de l'ivoire, aucun moyen de commerce ne leur étant offert.

Le 2 janvier, nous remarquâmes quelques arbres

devant nous, ce qui nous fit croire à un changement de navigation. Nous étions toujours chez les Kyks; des femmes, trouvées dans des cabanes, nous en donnèrent l'assurance; elles eurent encore à se plaindre de notre passage.

Le 3 janvier, nous remarquâmes un nombre considérable de noirs; ils étaient toujours nus. On s'arrêta un instant pour couper de l'*indérah*, bois qui se trouvait en assez grande quantité; à huit heures, nous joignîmes un village bâti au milieu des herbes; les habitants nous attendaient dans une posture des plus suppliantes; un bœuf attaché près du bord était leur offrande; se roulant sur la terre, l'embrassant, ces noirs nous invitèrent à recevoir leur présent. Les soldats eurent en un instant saigné et dépecé le bœuf.

Parmi ces misérables, un homme d'une stature colossale, de bonne complexion, se faisait remarquer; il portait un feutre sur la tête en forme de chapeau. Le drogman l'engagea à venir; il ne s'y refusa point, se rendit à bord du commandant, fit d'humbles saluts, et répondit le mieux qu'il put à nos demandes. Mais de quelle simplicité sont ces gens! ils sont toujours ignorants. A propos du cours du fleuve, ils nous conjurent de ne point étancher les eaux qui sont pour leurs bestiaux.

Cet homme, de la nation Kyks ou Keck, fut décoré, ainsi que son fils, de colliers de verroteries; le père eut en outre une pièce de toile. Son peuple, au milieu duquel nos soldats s'étaient mêlés, l'at-

tendait; sa présence près de nous l'avait sanctifié. Il sortit de la barque; des oiseaux de proie ne sont pas plus prompts à se jeter sur leur pâture; les noirs le dépouillèrent de ses verroteries; chacun voulait un grain, talisman considéré de ces pauvres gens qui nous croyaient des gens divinisés. Plus de deux mille noirs, après cette cérémonie, vinrent de toutes parts, déposant leurs armes à notre approche, et conduisant des bœufs et des moutons.

Nous partîmes de cet endroit; il était une heure de l'après-midi; quelques milles plus haut, des noirs, accourus sur la rive, voulurent échanger leurs armes même contre des verroteries. Ils avaient amené beaucoup de jeunes chiens; ils nous les présentaient en échange. Nous n'abordâmes point et allâmes plus haut jeter l'ancre dans un endroit large de près de 80 toises.

Le 4 janvier, un petit vent du nord nous fit filer un peu; le fleuve coulait toujours assez vite. Des bœufs y furent encore lancés par les naturels; ils furent reçus dans les barques.

On s'arrêta un moment pour la distribution des viandes; la foule des noirs augmentait; ils voulurent échanger nos verroteries contre leurs lances et leurs bracelets en fer; on leur demanda des bêtes à cornes pour la nourriture des gens de l'expédition, ils promirent de nous en amener. Nous continuions notre route avec les câbles, lorsque le drogman donna avis à la barque n° 1 que les indigènes ne voulaient point nous livrer passage. Cet avertissement, avant

d'être reconnu fondé, fut un ordre de massacre : la garde avancée fit feu, peu de victimes tombèrent, mais ces hordes se mirent en fuite à travers les herbes qui les protégèrent.

Les soldats furieux sortirent pêle-mêle des barques, n'écoutant point le rappel et poursuivant les noirs; quelques officiers les suivirent, mais ne purent maîtriser leur ardeur. L'adjudant-major rejoignit avec quelques troupes l'endroit où il entendait la fusillade; deux villages furent enlevés en un instant; les soldats du Soudan étaient surtout très-animés; plusieurs noirs tombèrent sous leurs coups; des bœufs, des vaches, des moutons, etc., devinrent la proie des nôtres, qui, fatigués de leur poursuite, se réunirent enfin. Nous passâmes quatre heures sur la plage pour attendre les troupes. Pendant ce temps des bestiaux ayant été aperçus un peu plus haut, Soliman Cachef s'y rendit avec les siens, et à coups de fusil en tua plusieurs, dont les morceaux dépecés furent transportés aux barques. Des femmes, parmi lesquelles se trouvaient des jeunes filles, n'ayant aucun vêtement, tombèrent entre les mains des soldats; elles furent aussi conduites avec les prises. Peu d'instants après, le commandant les fit mettre en liberté; elles dansaient, levaient les mains au ciel, chantaient et retournèrent chez les leurs.

Cette journée avait été fatigante; au coucher du soleil nous jetâmes l'ancre. Toute la nuit nous entendîmes les voix plaintives de ces noirs demandant

grâce. Soyez miséricordieux, disaient-ils; prenez autant de bestiaux que vous voudrez, mais ne nous frappez pas du tonnerre des dieux dont vous êtes les envoyés.

Le lendemain 5, notre marche fut accompagnée des souhaits de ces malheureux; ils n'avaient plus d'armes, se faisaient suivre d'offrandes; les femmes portaient des vases de lait et de beurre sur la tête; nous ne prîmes rien; les barques étaient encombrées de la viande de la veille.

Le Nil faisait de nombreux détours et nos gens furent obligés de beaucoup fatiguer. Nous voyions toujours des herbes en abondance; les noirs nous suivaient en agitant leurs mains pour nous prier de ne point leur faire de mal.

Nous aperçûmes des marais, ils étaient presque à sec, mais la vase humide qui les recouvrait en rendait l'approche dangereuse. Un de mes domestiques, voulant tirer un oiseau, eut beaucoup de peine à se retirer du mauvais pas où il s'était engagé. Les éléphants qui s'y engagent deviennent la proie des habitants.

Le 6 janvier fut une journée de deuil pour ces contrées; le vent ne nous permettant point de manœuvrer, nous fûmes contraints à la troisième heure de route de jeter les cordes à terre pour tirer nos barques; le talus plus élevé, les herbes abattues par les animaux considérables qui s'en repaissent, donnaient plus de facilité au travail des marins. Des présents en viandes nous avaient été amenés dès

le matin et les gens nous suivaient de loin. Le Nil faisait un grand contour; nous approchâmes de terre, attendant pour nous mettre en route que les barques fussent toutes arrivées. Une centaine de noirs, parmi lesquels nous vîmes des femmes, se montrèrent à peu de distance, nous considérant; quelques-uns dansaient; d'autres avaient des flèches et des lances; notre drogman assura que ces gens avaient de mauvaises intentions : ce fût le signal d'un massacre. Un sous-officier, accompagné de trente hommes, ordonna le feu contre ces malheureux, dont un tomba victime; les autres prirent la fuite et nos troupes se mirent en ligne de bataille au son du tambour. Soliman Cachef voulut châtier ces indigènes et se mit en marche avec l'adjudant-major. Des villages se montraient à quelque distance; l'éloignement n'était pas assez grand pour ne pas s'y porter. Ce fut une triste folie que de vouloir punir des gens qui sans doute n'avaient point eu l'idée de nous nuire. Le drogman avait tout fait.

Cette expédition fut terrible : beaucoup d'indigènes ne pouvant se sauver tombèrent victimes; un lac où ces malheureux se jetaient fut jonché de cadavres; les nôtres revinrent glorieux, poussant devant eux quelques jeunes veaux qui n'avaient pu suivre les nombreux troupeaux qui avaient fui aux premiers coups de feu.

Il était trois heures de l'après-midi; nous longions toujours les bords du fleuve; les hommes montés sur les vergues annoncèrent une grande

quantité de noirs ; chacun reprit son poste ; les troupes étaient prêtes. Au lieu de hordes innombrables, nous ne vîmes qu'une cinquantaine d'indigènes des deux sexes, qui poussaient devant eux cinq beaux bœufs ; leur démarche était suppliante ; sans armes, ils craignaient de nous approcher. Cependant deux d'entre eux, qui paraissaient les principaux, se décidèrent à se rendre aux invitations du commandant. Ils nous conjurent de ne point les écraser de la colère de Dieu ; nous en étions, disaient-ils, les enfants ; ils étaient innocents et désiraient notre protection.

Après s'être un peu rassurés, nos deux noirs vont rejoindre leurs compagnons qui dansaient non loin de nous ; des enveloppes qui avaient servi aux cartouches furent trouvées par ces misérables ; ils les ramassèrent et se les partagèrent. Ils y mettaient de la valeur comme ayant appartenu aux envoyés de l'Être suprême ; chacun muni de ce morceau de papier se croyait asssuré d'être heureux.

Ces peuples primitifs venaient de toutes parts nous apporter leur offrande ; plusieurs furent victimes de leur trop de confiance ; car enfoncés dans l'intérieur des terres, nous n'aurions certainement pas été les chercher, s'ils ne fussent venus eux-mêmes se livrer à notre colère, peu motivée. On a trop compté sur leur simplicité ; des exemples, dit-on, étaient indispensables. Je me récriais quelquefois, je rappelais la clémence recommandée par Son Altesse Mehemet Aly ; il n'était plus temps, le signal du

carnage avait été donné. Selim Capitan souffrait, mais il ne pouvait agir souvent selon ses désirs; il n'était pas seul, et il fallait sauver l'expédition.

Au moyen des cordes nous marchâmes une heure, pour nous éloigner un peu des visites qui nous venaient de tous côtés.

La nuit même ne fut point consacrée au repos; les parents de ceux qui étaient morts demandaient que nous vinssions à leur secours et que nous leur pardonnions s'ils avaient mérité notre colère.

Le 7 janvier nous nous mîmes en route par un petit vent; le fleuve charriait les corps de nos victimes de la veille; nous arrivâmes près d'un village sur la rive orientale, où les habitants nous conjurèrent d'accepter des bœufs, des moutons. Que devions-nous en faire? nos barques pouvaient se ressentir, par le trop de provisions de viande, de la mauvaise odeur; le soldat sans doute abuserait de la profusion.

Nous fîmes du bois et mes gens, envoyés dans le village, vinrent m'avertir que deux superbes dents d'éléphant étaient jetées à terre; je leur donnai de mes verroteries pour les échanger; les noirs très-satisfaits acceptèrent avec plaisir et se les chargèrent sur les épaules pour les apporter dans ma barque. Mais les chefs de l'expédition me firent observer que cette marchandise appartenait au divan; je ne résistai point, quoique je susse le contraire, et fis déposer à la barque n° 1 ces dents, qui pourtant étaient ma propriété.

Plusieurs présents en bœufs, beurre, moutons, nous furent amenés; nous étions obligés de contrarier ces braves gens par des refus. Un grain de verroterie, un chiffon, un morceau de papier, étaient autant de cadeaux qu'ils recevaient et désiraient conserver précieusement en l'honneur de nous.

Par un vent assez fort, qui nous fit remonter avec difficulté, à cause des sinuosités du canal dans lequel nous étions engagés, un hippopotame surpris près du talus se jeta sous ma barque, et d'un coup terrible causa une avarie. L'eau entra avec force; je fis travailler pour remédier le mieux possible au dégât.

Nous avions besoin de trouver un endroit propice pour radouber plusieurs de nos barques qui étaient en mauvais état.

Les journées des 8, 9, 10 11 furent employées à une navigation fatigante, tantôt à la voile, tantôt avec les câbles. Le Nil faisait toujours des détours. Ses rives étaient rendues plus praticables par la quantité de bestiaux qui se nourrissent de ces herbes homogènes que nous voyions continuellement. Les vastes plaines qui se découvrirent à nos yeux étaient souvent bordées de bois. Les marais avaient disparu, les habitants nous suivaient en chantant, en dansant; on nous *adorait;* les fils du tonnerre commençaient aussi à se calmer; nous étions plus patients, et la confiance était rétablie. Voyant que nous ne voulions plus de bœufs, nos provisions étant complètes, les indigènes apportaient des chèvres, des moutons, dont on fit un dépôt dans le canot qui paraissait le plus

léger pour le transport. Ces gens innocents tiraient la corde dans les endroits où nos marins et soldats la jetaient à terre. Ils nous amenaient les estropiés, les aveugles, les malades pour savoir si les envoyés divins voulaient remédier à leurs maux. Le plus petit effet que l'on distribuait était pour eux un gage de la fin de leur souffrance.

Dans la journée du 11, un soldat était mort des fièvres ; nous approchâmes du bord à un coude que formait le Nil, qui par ce moyen nous offrait une plage sableuse, au bas d'un village abandonné. Le commandant trouva ce lieu propice pour remédier aux avaries de plusieurs de nos barques.

En effet, le lendemain, tout le monde mit la main à l'œuvre : le grain fut enlevé, les poudres débarquées, les soldats mirent en ordre leurs armes et leurs effets. Ma barque et deux autres furent couchées sur le flanc pour être réparées.

Nous formions un arsenal sous le 6e degré de latitude, entourés de hordes sauvages qui vinrent prêter la main à nos travaux, nous apportant leurs offrandes. Des villages habités étaient non loin de nous sur la rive opposée; les indigènes traversaient le fleuve et s'entretenaient avec nos soldats ; la meilleure intelligence régnait entre tous. Je leur insinuai de faire la chasse aux éléphants, pour en prendre les dents; ils parurent étonnés : que voulez-vous que nous en fassions ? me disaient-ils, et ils me conduisirent dans un village abandonné, auprès duquel nous étions, pour me montrer des morceaux

d'ivoire enfoncés dans la terre, et ayant servi de piquets à leurs bestiaux, à leurs cabanes; des dents retenaient à la porte les cendres du bois qu'ils allument la nuit pour se préserver des moustiques.

Quel commerce lucratif on trouverait à faire en visitant souvent ces peuplades qui profiteraient alors de tout ce que le commerce y porterait! Encore simples comme la nature, ces noirs recevraient avec intérêt les avis qu'on pourrait leur donner ou pour la culture ou pour leur conservation particulière.

Leurs maisons, qu'ils abandonnent pour aller dans l'endroit qui convient au pâturage, sont petites, mais bien bâties et d'une propreté extraordinaire dans l'intérieur.

Le 13, les troupes furent requises pour passer la revue; elle fut faite par les chefs. La bonne tenue de nos soldats était un prodige pour les indigènes qui nous examinaient; une cinquantaine des meilleurs tireurs furent exercés à la cible et donnèrent aux noirs une idée difficile à rendre de notre force; si on ne les eût retenus, ils seraient allés à chaque coup regarder ce qui sortait des fusils. Le but quelquefois abattu était pour eux quelque chose d'inconcevable.

Nous partîmes le 14 janvier, par un temps couvert de nuages; des éclairs sillonnaient le ciel, et les habitants nous dirent que dans un mois les pluies tomberaient, mais en petite quantité, chez eux. Les cadeaux nous suivaient; nous nous arrêtâmes pour les accepter, au grand plaisir des noirs qui parais-

saient fâchés lorque nous faisions mine de les refuser.

On nous parla de nouveaux peuples que nous devions rencontrer, tels que Bondérial, Haliab, du nom de deux petites montagnes qui se trouvaient à l'occident; elles sont éloignées du fleuve et produisent du cuivre.

Nous fûmes contraints de nous arrêter à cinq heures du soir, après avoir fatigué nos gens par trois heures de marche à la corde par des détours bordés de hautes herbes.

Le 15 fut d'un travail très-difficile pour notre flottille et ceux qui tiraient les câbles. La journée était étouffante, le temps calme et chargé.

Le Nil nous parut plus large, d'une rapidité assez forte; ses eaux étaient bonnes à boire; on commençait à distinguer des arbres de haute portée au delà des plaines herbeuses, où se trouvaient de grands troupeaux de bestiaux. Les villages sur les bords du fleuve nous parurent considérables; d'une construction particulière à ces peuples; chaque bête à cornes était attachée par des piquets plantés en terre. Sur les quatre heures du soir, lorsqu'elles viennent au bercail, on recueille leur fiente en tas formés en cônes; ils sont allumés la nuit et défendent, par leur fumée, et le maître et les bestiaux des piqûres des moustiques.

Deux heures avant le jour des éclairs sillonnèrent les nues de toutes parts; un fort vent sud-est souffla et nous fit craindre de perdre nos ancres et de

voir nos barques se briser les unes sur les autres; nous fûmes obligés de prendre terre pour attendre le lever du soleil.

Nous commençâmes la journée en tirant les câbles; les indigènes se mêlèrent avec plaisir à nos travaux.

Le 17 janvier, les barques traversèrent le fleuve, qui était d'une belle largeur, et s'arrêtèrent sur la rive orientale près d'un village nommé *Bouun*. Les troupeaux étaient innombrables; nous en profitâmes pour nous procurer du lait dans nos vases; ceux de ces noirs infectent d'une odeur d'urine de vache qu'ils mêlent avec le laitage; ils remplacent par ce moyen le sel qu'ils ne connaissent point.

D'autres villages non moins considérables se montraient sur les bords du fleuve Tchour Düm, tous de la nation des Djak. Ces peuples me paraissaient souffrants; beaucoup avaient des maux d'yeux; d'autres étaient estropiés, ou pouvaient à peine se traîner; les maladies, les fièvres leur sont communes, et cette année-là surtout la quantité des pluies leur avait été funeste. Les animaux même en avaient été victimes; les indigènes nous demandèrent notre protection.

Un éléphant que nous trouvâmes embourbé dans des marais nous arrêta quelque temps; ce malheureux faisait des efforts inutiles pour se retirer; nous voulûmes le délivrer de ses souffrances: des coups de fusil à quelques pas de lui ne purent le faire mourir; il fut abandonné.

Le 18, un naturel demanda la permission de nous

accompagner ; il était de la tribu de Bondérial, dont Biour est le chef; il pouvait nous être utile pour nous procurer des renseignements. Mais aussi borné que ses compatriotes, cet homme répondait à peine à nos questions sur le sujet de notre voyage. Il nous énuméra seulement les peuplades que nous devions trouver sur notre passage, toutes de la nation des Guinghès Kècqk (ou des Kyks); il nous assura que toujours elles étaient en dispute avec leurs voisins au sujet du pâturage. Le pays de la rive occidentale nous parut boisé dans l'intérieur, et c'est au delà de ces bois que dans le moment des fortes pluies, à deux jours et demi des rives du fleuve, tous les Kyks se réunissent sous un chef choisi parmi eux ; le pays est appelé *Aouague*.

Nous longeâmes à quatre heures du soir deux villages, dont un, celui de la rive orientale, était abandonné; des vautours énormes se disputaient une pâture dont nous ne pouvions distinguer la qualité ; le talus très-élevé nous dérobait la vue au loin; mais les habitants de l'ouest nous donnèrent connaissance de ce qui s'était passé depuis deux jours. Une tribu nombreuse appelée *Touigne* s'était portée sur les pâturages de ce village de l'est, nommé Tontoni, avait fait main basse sur les bestiaux, avait tué dix hommes qui étaient la proie de ces vautours rassemblés. Les habitants, voulant éviter une ruine totale, avaient traversé le fleuve; ils étaient désolés et nous demandaient protection. Cette peuplade était commandée par un chef vaillant qui se tient à plusieurs

milles des bords du fleuve; ce sont toujours des Kyks.

Le 19 janvier, par un temps couvert, quelques grosses gouttes de pluie nous mouillèrent, mais pas assez fortement pour nous faire craindre pour nos provisions.

La largeur du fleuve était de 250 toises; le cours rapide avait trois brasses de profondeur sur un fond de sable fin et micacé.

Il nous fallut toujours remorquer les barques; des plaines à moitié sèches, à moitié marécageuses, se montrèrent à l'ouest; de nombreux troupeaux y paissaient tranquillement. A midi nous arrivâmes près de l'endroit où se trouvait Biour, alors chef des villages que nous avions dépassés. Fils de Bondérial, dont la famille tire le nom de la montagne de l'intérieur, il avait succédé à son père et commandait jusqu'à 50 milles à l'ouest.

Biour était nu comme son peuple, mais d'une stature colossale, bien proportionnée. Son signe distinctif était un bracelet usé en fer et échancré, joyau de la couronne qu'il porte; c'est un héritage de père en fils; ce bracelet paraît d'argent par le poli de son ancienneté; il le porte au poignet gauche. C'est leur sultan qui lui permet de le vêtir. Biour a les oreilles trouées pour recevoir des anneaux très-gros de cuivre rouge, dont le chef les favorise.

Le prince noir que nous vîmes fut gratifié d'un collier de verroterie bleue d'une cinquantaine de

grains et d'un piqué de mousseline blanche, qui lui fut attaché en sautoir sur l'épaule gauche. Alors il pouvait être considéré comme le véritable chef de toutes ces hordes, qui n'avaient d'autre parure que leur entière nudité. Il fit apporter dix superbes bœufs et trente et un moutons ; ces derniers furent seuls acceptés. Il me parut contrarié de ce que les bœufs eussent été refusés; l'un d'entre eux était surtout d'une grosseur inconcevable. Cet animal, conduit avec des chants, était vénéré par ceux qui l'accompagnaient; la queue, à moitié coupée, servait d'ornement à une de ses cornes. Je fis apercevoir aux chefs le chagrin que ces gens avaient de ramener ce bel animal au bercail et le demandai pour ma barque. Aussitôt l'ordre en fut donné; on le conduisit en procession; les femmes, les hommes le suivaient religieusement: ses excréments étaient ramassés avec soin, distribués aux assistants. Abattu enfin et prêt à rendre le dernier souffle, ses anciens possesseurs se vautreut sur son ventre, dans son sang; dans ses dernières convulsions, il donnait des coups de pied, qui furent recueillis au grand contentement de ceux qui les reçurent; chacun prit une pincée de ses poils; les femmes se frottèrent de sa queue, se roulèrent sur lui et se retirèrent en silence après cette cérémonie. Il nous parut certain que ces gens vénéraient le bœuf; celui-ci avait été engraissé de telle manière que nous ne trouvâmes que très-peu de viande: tout était graisse.

A l'aide de la corde et d'un peu de vent, nous

jetâmes l'ancre non loin d'un village sur la rive orientale, où l'on travaillait le fer. Cet endroit était appelé *Choudouk*.

Le pays, vu d'un talus élevé, nous parut très-boisé sur la rive occidentale ; les troupeaux se succédaient toujours. Ces grandes plaines se nomment Ako ; les champs sont entourés de haies de bois d'ouéca, où le soir se retirent les bestiaux. Les naturels nous dirent qu'ils craignaient les lions qui sont en quantité dans les forêts de l'ouest.

A neuf heures, dans un grand coude que faisait le fleuve, étant au plus près, nous voulûmes surmonter un courant rapide, mais nous faillîmes être victimes de l'imprudence de mes timoniers ; heureusement que le poids de ma grande vergue, qui faisait pencher ma barque à gauche, força le mât à se déraciner ; tout tomba avec fracas. Nos soldats se sauvèrent sur la rive occidentale ; mais, considérant le peu de danger que nous courions alors par l'allégement du mât et de la voile qui étaient dans l'eau, et qui nous soutenaient, je fis tous mes efforts pour rassurer les malheureux soldats, dont peu savaient nager. Nous traversâmes sur le flanc le fleuve, arrivâmes à la rive droite ; il nous fallut trois heures de travaux pour relever et réparer à peu près notre embarcation.

Nous partîmes à la remorque des autres barques à deux heures de l'après-midi et passâmes près d'une grande île où se trouvaient des habitations en grand nombre : on l'appelle *Badelik*. Je remarquai quelques

plants de tabac que chacun arrosait à la main. Beaucoup de plantes de coton à fleur rouge étaient aussi cultivées; les indigènes en font des cordes.

Depuis le pays des Scheylouks je n'avais point remarqué la poule domestique; nos soldats en découvrirent dans l'île de Badelik; elles étaient de belle grosseur et furent de bonne prise.

La journée du 21 se passa à conduire nos barques à la corde; le vent pendant deux heures nous soulagea un peu; les habitants nous suivaient; des bœufs nous étaient amenés de très-loin. Nous étions dans la province d'Héliab. Les noirs me paraissaient plus robustes; parmi eux beaucoup d'hommes sont revêtus d'une large peau de bœuf tannée. Ils se respectent plus que les peuplades que nous venions de laisser derrière nous.

Il nous fallut accepter sur la rive occidentale, où nous nous arrêtâmes à cinq heures du soir, quelques bêtes à cornes que les propriétaires avaient conduites depuis deux jours. Ils ne voulaient plus s'en retourner si nous ne prenions point leurs bestiaux. Au moment où l'on enfonçait le couteau dans la gorge des bœufs, les cérémonies de la danse, du chant, etc., recommencèrent, et les malheureux qui avaient le plus fatigué étaient dans la plus grande satisfaction de pouvoir attraper un chiffon d'un doigt de large, dont notre soldat drogman faisait la distribution. Ceux qui n'avaient rien baisaient la terre qu'avait foulée notre homme, et attendaient le lendemain avec impatience pour nous seconder à tirer les cordes.

Le 22, nous fîmes un peu de chemin à l'aide de ces braves gens, chantant à la manière des marins ; il était impossible de nous voir au milieu de tant de monde, dont le nombre eût été suffisant pour faire sombrer nos barques; nous étions adorés et nous eûmes le bon sens de les respecter. Des terrains marécageux existent à l'ouest; la rive opposée change de nature; un terrain de la meilleure qualité, sableux, couvert de broussailles, de cepées de toute espèce, des doumes, connus en Égypte, tout en grande quantité; nous étions près de la terre ferme, que nous n'avions pas vue depuis notre départ du territoire des Scheylouks.

Nous nous arrêtâmes sur cette rive orientale à cinq heures du soir; les hautes herbes n'embarrassaient plus notre marche. Ce terrain appartient à la tribu Bourr ou Bhorr, et forme une province à l'orient; leur figure est distincte des noirs qui sont vis-à-vis, à l'occident, et qui appartiennent à la nation Héliab. Les premiers ont des favoris; leur menton est nu; c'est naturel chez eux; leurs cheveux sont longs; tandis que les habitants de l'ouest les ont frisés, laineux et sont plus robustes que ces gens auprès desquels nous étions. Une inimitié règne entre eux; le fleuve, contenant en cet endroit quantité de crocodiles, maîtrisait le déplaisir qu'ils éprouvaient de nous voir avec les Bhorrs. Ils les accablaient d'injures à cause de la préférence que nous leur donnions de prendre leurs bestiaux; nous étions sur leur rive. Ils aidaient nos marins, apportaient du bois, et s'a-

percevant que nous recueillions des palmes de doumes pour en faire des cordages, ils se mirent à l'ouvrage.

Un jeune Bhorr ou Bourrhien de la province du nord se présenta à nous ; il se donna tout entier aux envoyés de Dieu; il n'avait rien autre à offrir. Le drogman, à qui il s'adressa, le conduisit à nos chefs, qui le reçurent avec plaisir ; on le décora aussitôt de la takie, de la chemise, du pantalon de toile ; il fut compris dans les cadres de l'armée.

Combien des gens aussi simples sont-ils à plaindre! Éloignés de toute communication avec les peuples qui pourraient les rendre hommes, ce sont des malheureux qui jouissent d'une vie inutile. Riches en bestiaux, ils ne savent qu'en faire, leur commerce est nul. Ils n'ont aucune idée du bien-être.

Nos barques marchaient toujours à la corde; le ciel était couvert et nous faisait craindre quelque orage. La journée du 23 fut chaude; nos marins se plaignirent de la fatigue. Le Nil, rapide dans son cours, nous présentait des bas-fonds d'une brasse; des bancs de coquilles se faisaient remarquer, et depuis plusieurs jours nous nous apercevions de la baisse des eaux; le canal se rétrécissait; plusieurs îlots paraissaient barrer le fleuve; les bords élevés, couverts d'arbres d'abkar, embarrassaient aussi notre navigation.

Il faut que des pluies considérables soient le partage de ces pays: les talus de la rive orientale étaient sillonnés de nombreux et profonds ravins

qui conduisaient les eaux dans le fleuve. La terre ferme montrait une végétation vigoureuse; des arbres de toutes espèces ombrageaient les rives orientales; les pays ne se faisaient pas remarquer, ils étaient un peu éloignés et au milieu des bois; les habitants seuls nous approchaient et venaient en foule présenter leurs offrandes. Nous étions résolus à trois heures de l'après-dînée à faire nettoyer nos barques. Nous passâmes à la rive orientale où les Bourrhiens (les Bhorrs) nous attendaient avec une trentaine de bêtes à cornes. Chaque barque en prit une pour l'équipage.

Le 24, nous rendîmes les derniers devoirs à l'effendi turc, de Soliman Cachef, malade depuis son départ de Carthoum : une dyssenterie chronique, résultat de médicaments contraires à ses souffrances, le fit succomber dans la nuit. Nous lui creusâmes sa dernière demeure, qui fut respectée par les indigènes, comme nous le remarquâmes à notre retour.

Le terrain sur lequel nous étions est de la meilleure qualité; les bois de Dabkar sont en quantité et de la hauteur du soun, qui vient avec peine dans ces contrées; j'en remarquai quelques-uns, ainsi que d'autres mimosas; les inderabs, les égligues sont assez communs; un arbuste incommode naît dans ces terrains, c'est le carbet, dont les feuilles sont peu larges, mais assez longues; il possède des épines en forme de hameçons; son usage est dangereux pour l'animal qui le broute; aussi nous perdîmes

douze moutons qui s'en étaient repus la veille.

Un arbre à poison est connu par les indigènes; ils se vantent d'en mélanger la liqueur blanche avec les eaux marécageuses dont doivent s'abreuver les bestiaux de ceux auxquels ils veulent nuire.

Nous continuâmes notre marche à dix heures du matin; poussés par un vent faible nous longeâmes des îles; le fond était toujours à près d'une brasse et demie, d'un sable blanc et jaune; nous apercevions beaucoup d'habitations du pays des Héliabs sur la rive occidentale. Les noirs, plus robustes, mieux portants que ceux que nous avions vus jusqu'alors, venaient nous accompagner; leurs danses étaient symétriques; une femme était à la tête de chaque groupe et paraissait commander tous ses mouvements. Ils dansaient en rond, se mettaient à courir avec force, s'arrêtaient tout à coup, fermaient les poings, menaçaient les habitants de l'est qui paraissaient être préférés par nous, puisque nous étions contraints d'y rester par le manque de vent.

Nous tirions la corde depuis deux heures; les noirs nous suivaient; leurs offrandes les accompagnaient; nous leur disions de ne point se fatiguer; qu'à notre retour nous serions plus généreux à leur égard; ces raisons ne les contentaient point. Ils augmentaient en nombre à mesure que nous avancions; ils n'avaient point d'armes; mais, en quantité innombrable, leur mésintelligence pouvait cependant nous être fatale. Nous nous arrêtâmes à quatre heures; une garde avancée fut établie; des villages considé-

rables étaient en vue sur la rive occidentale où nous nous trouvions. On fit entendre aux noirs qu'ils auraient à craindre notre colère s'ils venaient trop près de nous. Nous acceptâmes quelques moutons; ils furent satisfaits et se retirèrent.

Le 25 janvier, le temps continuait toujours à être couvert de nuages; des éclairs nous éblouirent toute la nuit; quelques gouttes de pluie tombèrent même; nous suivîmes toujours à la remorque le fleuve dont la rapidité fut évaluée à 1 mètre et demi sur une brasse de fond, et 300 toises de largeur.

La pluie tomba avec assez de force pendant une heure, et après 3 milles de route nous trouvâmes devant nous deux embouchures, l'une au sud très-étroite, mais rapide et profonde ; l'autre à l'est, coulant avec lenteur et ne comportant que peu d'eau à l'embouchure. Nous suivîmes la première; mais les chefs virent bientôt que nous ne pouvions nous embarrasser dans un canal aussi étroit où nos longues dabiehs pouvaient à peine virer de bord.

Des naturels de ces contrées étaient près de nous; ils s'approchèrent, et pour les engager à nous donner quelques informations, nous leur prîmes quelques moutons qu'ils avaient amenés avec eux.

Ils nous dirent que cette branche venait d'un grand fleuve, qui pouvait être à 4 milles de nous; que l'autre en était aussi le résultat, qu'elle était préférable à celle-ci par sa largeur. Pour nous prouver ce qu'ils avançaient, leur cheik, homme qui s'était tenu à l'écart, nous donna les mêmes

renseignements et nous fit voir une grande bordure de hauts arbres que nous avions remarquée depuis plusieurs jours se prolongeant du sud à l'ouest; en cet endroit les deux branches que nous trouvions se séparaient pour prendre un cours différent et se réunir où nous étions. Il nous proposait de nous conduire par terre pour explorer le terrain; nous le suivîmes avec quelques soldats, mais nous vîmes l'impossibilité de faire passer les barques; d'un bord à l'autre le canal n'avait que 10 toises et faisait de nombreux détours.

Nous revînmes aux barques dans l'intention de visiter l'autre branche avec le canot.

Ango Kinjo de la province d'Héliab, qui nous donnait tous ces renseignements, nous assura que nous entrions dans une autre province appelée l'Ckir (Kir), dont les habitants cruels, armés de flèches empoisonnées, étaient continuellement en guerre avec leurs voisins qui les redoutaient. Le langage de cette tribu est différent du leur; ils habitent la rive orientale. Un pays qui nous est désigné par Ango Kinjo se trouvait à plusieurs milles sur la rive occidentale; il l'appelle *Clienne;* il est considérable.

Tous ces renseignements de la part d'un chef paraissant exercer une certaine autorité parmi les siens qui se tenaient à distance de lui et écoutaient avec respect ses paroles, nous parurent devoir être pris en considération. Nous le gratifiâmes d'un morceau de mousseline et d'un collier de maujour. Ses marques de distinction étaient aux poignets des

anneaux en fer dont plusieurs sont échancrés et en pointes saillantes. Ses sujets portaient de la peau de bœuf en façon de bracelets; leur ceinture était ornée de mauvaises verroteries, entremêlées de dents de veaux et de chiens. Ils disaient tenir ces verroteries des peuples d'Ckir, qui commerçaient avec les montagnes de l'intérieur oriental.

Nous rétrogradâmes pour prendre le cours de la branche orientale. Des Bourrhiens nous attendaient et nous confirmèrent en tout point ce que nous avait rapporté Ango Kinjo.

Nous descendîmes, le commandant, Soliman Cachef, Fazol Capitan et moi, dans la sandale pour sonder la branche que nous devions explorer; un sous-officier, commandant vingt-cinq soldats, nous accompagnait sur le bord; et, au moyen des rames, nous remontâmes le cours, qui nous présenta d'abord un fond d'une brasse, d'une brasse et demie, ensuite de trois; les talus élevés, le fleuve assez large pour notre navigation. Nous décidâmes le lendemain de nous aventurer dans cette branche. En un instant nous rejoignîmes la flotte, et au grand déplaisir de plusieurs, nous fîmes part aux équipages de notre résolution.

Le 26 janvier, nous nous engageâmes, au moyen de la corde, dans la branche orientale, un moment après le lever du soleil; tout le monde était à son poste. Devant visiter de nouveaux peuples, quatre-vingts soldats avaient été commandés avec deux sous-officiers et un capitaine.

Le fleuve nous parut assez large et assez beau; pendant deux heures la remorque fut passablement exécutée par les nôtres; à la troisième heure la longueur des cordages ne suffisait point pour tenir les barques au delà du milieu du fleuve dans l'eau qu'elles comportaient. Les talus étaient très-élevés; le fond manquait; nous ne trouvions qu'une demi-brasse; enfin les marins étaient obligés de se mettre à l'eau pour enlever les barques qui ne pouvaient plus avancer; à dix heures et demie la flottille vint s'amarrer à la rive gauche, et chaque officier, chaque reïs fut convoqué à un conseil qui fut tenu dans la barque n° 1.

Les reïs interrogés sur ce qu'ils pensaient de notre position dirent tous, d'un commun accord, que cette navigation ne pouvait nous être avantageuse; que depuis plusieurs jours ils s'apercevaient de la baisse des eaux; que, si nous voulions avancer, il nous faudrait abandonner les cayasses, qui étaient trop pesantes. Nos barques eussent encore été quelques jours, malgré la quantité de nos provisions qui avaient été épargnées, grâce à celles de viande que nous recevions tous les jours de nos amis les indigènes.

Il fallut se rendre à l'évidence; les officiers furent de l'avis des reïs, on me demanda mon sentiment: « Certes, dis-je, si je voyais la possibilité de pousser plus avant sans être obligé de laisser les barques de notre convoi, je me ferais un devoir de vous engager à ne pas perdre de temps en discussion, mais les

vents sont toujours contraires. Mais nous ne pourrons être plus heureux en continuant notre route. Si notre maître nous avait dit : à l'endroit où vous verrez impossibilité de naviguer, abandonnez vos barques ; le havresac, le fusil sur le dos, suivez les bords de ce fleuve dont je veux connaître les sources ; que feriez-vous ? Vous partiriez ! Mais Son Altesse ne nous a pas donné de tels ordres ; elle nous a dit : poussez au plus loin qu'il vous sera possible, puis revenez, je saurai si vous avez fait votre devoir. Je crois que nous l'avons scrupuleusement rempli ; les reïs connaissent mieux que nous les changements qui peuvent s'opérer dans notre navigation ; c'est leur élément, nous devons les croire ; les preuves de la non-possibilité d'avancer sont certaines ; je me rends de l'avis de tous, et nous n'avons qu'à saluer, au nom du prince qui nous a envoyés, la dernière terre sur laquelle ses drapeaux ont été déployés. »

Chaque barque canonnière, en effet, déchargea ses pièces ; et à midi, le dimanche 26 janvier, sous le 6ᵉ degré 33′ de latitude et le 31° de longitude, nous tournâmes notre proue vers Carthoum.

A l'aide de nos rames, nous eûmes en peu de temps regagné la pointe de cette branche que nous quittions avec le regret de n'avoir pu l'explorer que quelques jours. Les indigènes bourrhiens (les Bhorrs), qui la veille nous avaient apporté leurs dons, furent présents à notre retour ; ils s'étaient fait suivre d'une quantité de calebasses pleines de lait aigre, de moutons, de bœufs, etc., etc. ; les bestiaux furent accep-

tés, mais il ne nous fut pas permis de toucher au lait. Était-ce prudence, était-ce crainte? Les indigènes, aussitôt qu'ils virent que leur terre était sanctifiée par notre présence, se disputèrent à l'envi les calebasses de lait non acceptées par nous; tous en buvaient et beaucoup se jetaient le liquide sur la tête, s'en purifiaient le corps; des danses lascives étaient mêlées à cette cérémonie. Les femmes, comme d'ordinaire, commandaient les marches.

Le grand mât de nos barques fut abattu; on craignait les rafales qui pouvaient se faire sentir dans cette saison.

Les habitants, étonnés de notre prompt retour, levaient les mains au ciel, nous souhaitaient bon voyage et suivaient avec des bestiaux le cours des barques que les rames enlevaient avec vigueur.

Les vents, qui nous avaient manqué si longtemps, entravaient quelquefois notre marche; alors nous approchions des rives, où les noirs nous donnaient continuellement des preuves de bonne amitié. Arrivés près du village Badelik, on nous apporta un estropié sur un brancard formé de bois de ouéca; la confiance que ces naturels avaient en nous leur faisait croire que notre passage seul était un remède à leurs maux.

Le 29 janvier, nous entrâmes dans la province Bondérial dont nous vîmes encore le chef Biour; il était décoré de plusieurs anneaux de cuivre aux oreilles; ces joyaux avaient sans doute été cachés lors de notre passage. Il nous dit que ce métal rouge

leur était apporté par des gens dans l'intérieur contre des échanges en bestiaux. Le fer s'obtient en grande quantité dans leur pays appelé Atuok; leur chef principal réside à deux jours du fleuve.

Pour dire vrai, je ne dois point cacher que quelques coups de fusil furent tirés sur une vingtaine d'hommes, dont les uns avaient une posture suppliante, les autres leur arc en main ; c'était sans doute une rage des nôtres de vouloir essayer leurs armes près du village Toutoni, ruiné par les Bouignes. Les naturels témoignaient un grand étonnement de notre retour ; deux d'entre eux furent victimes de leur curiosité ; les coups partirent de la barque n° 1. Les autres prirent la fuite; un seul, stupéfait de ce que ses compagnons ne se relevaient point, nous suivait à la course, demandant pardon pour eux. Était-il bien nécessaire d'immoler ces innocents?

On nous apporta quelques animaux, mais il n'y avait plus entre les naturels et nous toute cette franchise du premier abord.

La barque n° 5, préposée au bon ordre, était restée derrière le convoi ; le 31 janvier, voyant des gens sur la rive non loin de leur village, le chef qui la montait demanda des bœufs ; il était près de quatre heures du soir, tous les bestiaux étaient rentrés du pâturage. Sur leur refus, la fusillade se fit entendre, cinq habitants furent tués ou blessés ; le feu dirigé sur les bestiaux en abattit plusieurs. Ce sont des faits que je ne puis passer sous silence.

Le 2 février fut un jour de repos pour les marins et de propreté pour les barques; elles furent nettoyées, le soldat fut mis en bataille et passé en revue par l'adjudant major.

Les noirs nous adressaient leurs vœux de bon retour, mais ils étaient plus réservés dans leurs offrandes. Notre conduite en était cause.

Les Kecqks ou Kyks se plaignaient des excursions des Nouers; après notre passage, presque tout le pays avait été ruiné. Ils nous firent leurs dévotions en implorant notre protection contre ces cruels ennemis.

Le 5 février, au même endroit où nous fîmes du bois le 3 janvier, nos barques s'approchèrent du bord pour renouveler notre provision de combustibles. Le soldat drogman, sorti avec son fusil, s'éloigna dans la plaine, vit un homme d'un village voisin, qui, accompagné de ses deux enfants de dix à douze ans, voulait éviter l'approche de nos barques; le soldat l'appela; celui-ci continuait sa route; le soldat pressa le pas, le rejoignit, et s'apercevant que le noir avait un bâton dont peut-être il craignit les coups, fusilla le père, s'empara des enfants avec un autre soldat, les conduisit à la barque n° 1. C'étaient des Nouers, d'une figure intéressante; quelques larmes coulaient de leurs yeux, mais les bons traitements qu'ils reçurent leur firent oublier leur patrie. Ils sont en ce moment à Carthoum.

Toujours grande quantité d'éléphants; le pays était plus découvert parce qu'on avait mis le feu aux hautes herbes depuis notre départ.

Nous reconnûmes l'endroit où nous avions séjourné le 4 janvier, dans ce pays des Kaykq (Kyks); leurs hautes maisons, assises sur les hauteurs, leur servent de refuge dans le temps des pluies; nous aperçûmes de nombreux troupeaux, mais les habitants se gardèrent bien de nous approcher.

Le 6 février au soir, nous passâmes à la pointe du petit village que nous avions trouvé le 29 décembre où cinq branches venant des marais forment un petit lac. Nous visitâmes le village; il était abandonné; un peu de tabac, de poisson sec fut le seul butin de nos soldats.

Nous entrâmes dans la branche qui baignait le pays des Nouers, que je distinguai jusqu'au large canal des eaux stagnantes que nous avions visitées les 19 et 20 décembre. Il y avait près de 16 pouces de diminution d'eau sur les bords que nous avions remarqués lorsque nous le quittâmes le 22 décembre.

De cet endroit nous entrâmes dans le Bahr-Scheytouk, pays habité seulement par les éléphants, les buffles sauvages, qui y sont en très-grande quantité.

Le 13 février, nous passâmes la journée pour célébrer les fêtes du Courban Bayram; la rive droite où nous étions amarrés consistait en une terre ferme où quelques sayales croissaient avec peine. Les herbes avaient été brûlées, et à une distance de 10 à 12 milles, dans l'intérieur, on apercevait de grands arbres, au delà desquels des feux se faisaient entrevoir. Ce pays doit être habité par les Dinka Guinghès.

Nous étions sur le territoire Scheylouk. La rive gauche, à quelque distance, présente une quantité de villages que les hautes herbes nous avaient cachés à notre passage. Cette rive nous parut très-peuplée de noirs qui sortaient de vingt-quatre villages tous rapprochés; la rive occidentale nous donnait une haute idée de la force numérique de la nation Schulkaoui; possesseurs de nombreux troupeaux, ils les laissaient non loin de nous, qui eûmes la prudence de ne rien exiger de ces sauvages, qui certes auraient défendu leur territoire contre notre invasion.

Approchant du bord, nous fîmes venir quelques noirs qui nous rapportèrent que les Nouers avaient fait courir la nouvelle que notre expédition était perdue, qu'embarrassés dans des marais ils étaient tombés sur nos soldats, que rien n'avait échappé. Aussi, ces gens qui nous considéraient comptaient-ils nos barques dont ils savaient le nombre à notre passage.

Jusqu'au 16 février toute la rive gauche nous présenta de forts villages, et les noirs Scheylouks qui épiaient tous nos mouvements. Nous retrouvâmes à quatre heures du soir la branche que nous avions laissée le 16 décembre; nous en prîmes le cours sud-est 1/4 sud par un vent nord-est. Son embouchure a 3 brasses de profondeur; le fond est un sable rougeâtre; plus haut, la profondeur atteint 4 et 6 brasses : le fleuve est assez rapide; sa largeur est de près de 50 toises, ses bords très-élevés, produisant quelques broussailles et des herbes en assez grande quantité.

Le 17, nous levâmes l'ancre avant le lever du soleil, dans la ferme résolution de suivre cette branche qui nous paraissait profonde et rapide. Nous tirâmes la corde, tantôt sur la rive droite, tantôt sur la gauche. Le pays, sur un talus où les hautes eaux ne pouvaient atteindre, était d'une vaste et superbe étendue; dénué d'arbres, il n'existait que quelques broussailles que nous reconnûmes comme combustibles. Un village, rencontré sur la droite, différent par sa construction de ceux que nous avions vus, était abandonné; il fut pillé et presque brûlé. Nous nous aperçûmes que les ustensiles de ménage que nous y trouvâmes étaient les mêmes que ceux des Scheylouks. Nous dépistâmes un noir et trois femmes infirmes; on leur demanda qui avait engagé les habitants à fuir : « La réputation que vous avez de ne rien laisser sur votre passage; vous avez pillé, tué les Nouers. — Pourquoi n'as-tu pas suivi les tiens? dit-on au noir. — Ma femme est malade, je n'ai pas voulu l'abandonner, et si vous la tuez, du moins nous serons tués ensemble. » On les rassura et l'on respecta leurs propriétés.

Les maisons sont toujours en paille, mais fine, de celle qui pousse dans le désert; soutenue par de hautes cannes de dourah, elle donne à un ciment en terre une solidité étonnante pour la bâtisse. Une maison a trois enceintes; une haie de hautes herbes est à l'entrée; une petite porte y communique; on voit d'abord un toukoul (1) assez élevé : c'est le lieu

(1) Tukkoli, petite case cylindro-conique. N'E.

de réception; après un autre moins grand, est l'endroit où couche la famille. Il existe partout une propreté extraordinaire; tous les ustensiles de ménage sont appendus sur une claie.

Ces noirs sont les Dinka Palenga. Ils nous dirent que la branche suivie était très-peuplée.

Le fleuve est très-resserré, coule lentement; mais sa profondeur, qui est de 3 brasses et demie, ne laisse rien à désirer pour notre retour.

Le 19, les indigènes se hasardèrent en petite quantité à venir près des bords; on les appelle Guinghès Toui; ils habitent la gauche, un grand village du nom de Cogya. Sur la droite Borgiok, Megiok, pays considérables de l'intérieur sous l'autorité d'un cheik, qu'ils désignent sous le nom de Djak.

Deux noirs de la tribu Toui nous dirent que plus haut, bien loin, nous devions trouver le peuple considérable des Nouers, avec lesquels ils étaient en guerre; ils habitaient en grand nombre les rives d'un fleuve dont ils ne purent préciser le cours; en leur langue on l'appelle Kèty. Les Arabes le nomment Sobath (Saubat), d'après les courses faites dans l'intérieur par Courchid Pacha, sur les Dinka; les Baggaras lui donnent le nom de Aouaye, parce qu'il fait nombre de tours. Ils prétendent que ce fleuve vient des montagnes des Gallas et qu'il prend sa source dans le Yabus; une autre branche venant du sud s'y jette aussi; il faut alors que ce soit celle que nous avions remarquée au delà des premiers Nouers le 24 décembre.

Les Toui nous amenèrent un bœuf pour notre sultan, disaient-ils, ensuite ils se retirèrent.

Un village très-grand, abandonné sur la rive droite, fut mis au pillage; les effets furent trouvés au milieu des herbes.

Des noirs de la tribu Guinghès-Nouak nous conduisirent de la rive gauche deux bœufs, ne pouvant mieux faire, parce qu'ils étaient à demi ruinés par les prises continuelles des Nouers.

Le 20 février, nous profitâmes de cette plage pour réparer diverses barques; les effets furent descendus à terre, et chacun mit la main à l'œuvre. Pendant ce repos je m'avançai dans l'intérieur à un village éloigné de 4 milles; il est difficile de se figurer la bonté du terrain : des plaines qui s'étendent autant que la vue le permet ne sont fatiguées que par un peu de paille fine qui croît dans les parties humides; l'habitant ne sème de dourah que ce qu'il lui faut pour la nourriture d'un certain temps; les cannes sont nourries, et annoncent des épis de toute beauté et belle qualité. Le poisson, la chasse sont pour les noirs de ces contrées un moyen d'existence. Ils sont riches en bestiaux, aucun commerce, contribution ne les diminuent; les guerres partielles qu'ils se font sont les seuls fléaux qui les tourmentent.

Toujours à la corde, nous remorquâmes nos barques; le 22 fut encore un jour employé aux réparations du canot.

Pendant le travail on vit au loin un homme et

deux femmes qui faisaient route, portant des provisions sur la tête; les soldats n'attendaient que l'ordre d'aller à la chasse, il fut donné. Les troupes du soudan sont lestes, c'est leur pays; quelques-uns rejoignirent les malheureux fugitifs; l'homme fut tué, les deux femmes furent conduites à la barque n° 1. Une était enceinte, l'autre paraissait nourrir; elles faisaient pitié; elles furent relâchées et décorées chacune de vingt-cinq grains de verroterie. On leur fit promettre de faire amener des bœufs : cette recommandation fut bien inutile.

Le pays était toujours inhabité; les villages près des bords nous parurent délaissés; le vent, qui ne nous favorisait point, nous contraignit de tenir nos voiles pliées et de ne nous servir que de la remorque.

Le pays, d'un terrain superbe pour la culture, est dénué totalement de bois; un seul endroit, rive droite, nous présentait quelques beaux délebs qui nous obligeaient de les respecter par la difficulté de parvenir à leur faîte.

Une jeune fille, bien faite, couverte d'un petit tablier de cuir, portant une calebasse d'eau du fleuve, fut surprise par la garde le 25; elle fut conduite à la barque n° 1. C'était là *le dépôt*.

A dix heures, deux hommes, sans armes, vinrent d'eux-mêmes, envoyés par Paraba, chef des Nouaks; ils venaient reconnaître notre marche pour nous amener du bétail : cette proposition fut acceptée avec joie par nos gens qui n'avaient point encore oublié la manière dont ils avaient précédemment été

traités chez les Bhorrs, les Héliabs; tandis qu'aujourd'hui on fatiguait beaucoup sans aucun profit. Deux bœufs et deux moutons nous furent amenés; le faible échantillon qu'ils montraient de leurs bestiaux faisait juger du reste; ils étaient beaux et gras; les pâturages ici sont préférables à ceux que nous avions rencontrés chez les peuplades plus avancées sur l'autre branche. Les hommes même sont d'une constitution plus forte; le bras gauche décoré de larges bracelets d'ivoire, ils faisaient remarquer des muscles pleins de vigueur.

Nous tirions toujours les cordes par un cours est-sud-est; des détours se succédèrent; la branche était toujours assez étroite par un fond de 2 et demi à 3 brasses.

Les chaleurs commencèrent à se faire sentir : nous avions dans la journée 32 à 34° du thermomètre; les travailleurs tirèrent la corde sous un soleil de 46°.

Le 29 février, les eaux étaient basses, nous fatiguions, les longs câbles étaient sur la rive, les barques cherchaient un passage avec les perches; des bancs d'huîtres souvent nous retenaient.

Le pourpier, le gardadan, qui poussent naturellement, font remarquer la bonté du terrain.

Enfin, le 3 mars, nos chefs voyant l'inutilité d'un voyage fatigant, prirent une décision de retour; les vents du sud commencèrent à régner; nous partîmes aux rames à trois heures de l'après-dînée.

Dans tout ce voyage le bois nous manqua souvent; les maisons abandonnées nous en fournirent cepen-

dant un peu. Aussi ne vîmes-nous point d'habitants sur notre passage.

Le 6 mars, nous arrivâmes non loin du fleuve dont les bords occidentaux étaient habités par les Scheylouks. Il était onze heures et demie; nous nous mîmes en devoir, avec Selim Capitan, de prendre hauteur; le cachef, qui ne craignait point la chaleur de 52° au soleil, voulut aller à la chasse aux pintades dans quelques broussailles.

Une heure après, au lieu de poules du désert, je le vois suivi par quatre femmes, dont il avait trouvé les traces. Un homme qui les accompagnait fut sacrifié. Ces femmes portaient du grain sur la tête, tout fut considéré bonne prise. Ce furent là les pintades du cachef.

Le soir nous reprîmes le cours de notre branche, laissée le 16 février pour examiner celle-ci, soit dite le Sobath; les Scheylouks l'appellent Telfi, qui, en leur langue, signifie fleuve Bleu.

Les bords du fleuve que nous quittions seraient pour la culture du meilleur produit; les nègres qui les habitent ne sèment que leur strict nécessaire pour le dourah. Toujours sur le qui-vive avec leurs voisins, ils mettent tous leurs soins à la conservation des bestiaux qu'ils possèdent en grande quantité. Ils se nourrissent souvent de poissons dont abonde principalement le Sobath. Le pays regorge de gibier; des milliers d'antilopes viennent étancher leur soif dans le fleuve; le pays étant découvert, ils ne craignent point les surprises des bêtes féroces. Un lion

seul, trouvé au milieu des cépées, fut obligé de fuir à notre approche; mais il y a beaucoup de reptiles.

Le 7 mars, nous étions en vue des nombreux villages; nous avions pris notre cours nord-est. La force du vent nous contraignit de prendre terre sur la rive droite, évitant le plus possible de nous mêler avec ces hordes nombreuses de la rive occidentale.

Le 11 mars, contrariés par les vents, manœuvrant les rames, nous passions entre deux îles : *Makano* faisant face à la capitale Fachoura; l'autre, *Couillo*, attenante à la rive gauche. Un concours prodigieux d'indigènes nous accompagnait armés; il eût été de la dernière imprudence pour nous de ne point éviter tout moyen de désunion. A six heures du soir, nous ancrâmes au même endroit que lors de notre passage.

Le lendemain la foule augmentait; les femmes venaient puiser l'eau au fleuve; un des cheiks, Rouéda, vint nous saluer et nous dit que l'intention du Meck était de nous envoyer des bœufs; que la nouvelle de notre arrivée était parvenue par ses femmes. Nous n'avions point l'intention de rester longtemps; une garde avancée fut placée; elle eut peine à contenir les curieux; le drogman se rendit auprès d'eux et leur fit entendre que nous allions partir; en effet, après avoir pris hauteur, nous nous trouvâmes sous le 9° 21' de latitude. Nous partîmes à une heure, suivis d'un peuple considérable; les femmes s'étaient portées sur les bords pour considérer notre passage; elles comptaient les barques.

A sept heures du soir, après avoir touché des bas-fonds qui fatiguèrent nos gens de travail, nous jetions l'ancre.

Le 13, après un moment de marche, les vents nous jetèrent sur la rive gauche; les habitations étaient à peu de distance de la plage; les naturels rassurés nous apportèrent diverses provisions, contre échanges.

Partis à une heure, nous remarquâmes grande quantité de villages occupés par les Dinkas, qui à cette époque descendent de l'intérieur, conduisant leurs nombreux troupeaux près du fleuve, et sont aux aguets contre les surprises des Scheylouks.

Le Nil est parsemé de plusieurs îles, dont les hautes herbes sont déblayées par la présence des troupeaux.

Au moment où les barques s'arrêtèrent sur la rive droite, les marins s'aperçurent que quelques femmes fuyaient épouvantées; en un instant elles furent rejointes, et mises dans la barque n° 1 ; elles étaient six.

Ce sont des Dinkaouiêhs qui voulaient se rendre près des Scheylouks, dont elles entendaient la langue, pour échanger ou mendier du tabac. Ces infortunées, elles rencontrèrent notre expédition.

Ce peuple Dinka de la rive droite habite à l'intérieur dans les fortes plaines ; les pays les plus remarquables sont Abiallau, L'gueïn, Couguiel ; sur un terrain solide et productif, ils sèment beaucoup de doura ; ils sont éloignés du fleuve de 50 à 60 mil-

les, et dans la sécheresse les pâturages du désert ne peuvent contenir leurs nombreux troupeaux; c'est alors qu'ils se transportent sur les bords du fleuve. Ceux qui sont connus sous le nom de Dinka Gadam habitent l'intérieur, depuis le monticule Tefafam jusqu'au Sobath. Ils sont nombreux, guerriers, mais nullement réunis; ils tombent souvent sous les coups des Scheylouks, des Nouers. Ces derniers avaient depuis peu tué leur grand cheik et fait une prise considérable de bestiaux. Depuis ce moment, abandonnés à leur propres forces ils vivaient dispersés et sans aucun lien d'autorité.

Je ne pus trop remarquer avec plaisir l'excellent terrain des Scheylouks, leurs villages bien bâtis, rangés avec symétrie les uns près des autres, de très-beaux arbres leur servant contre les ardeurs du soleil. Le sunt, la sayala, l'égligue sont en quantité.

Le 16 mars, sous les villages de la préfecture de Walcd Deguel, je rencontrai le Scheylouk Hassan, que nous avions trouvé à notre passage à la Sakie de l'Egyasy; il avait suivi l'émigration de tous les siens qui craignaient notre retour. Ayant abandonné les îles du nord, ils s'étaient repliés vers les premiers pays du territoire. Ce Hassan me dit qu'il avait encouru avec deux de ses compatriotes la disgrâce du Meck, auquel on avait fait entendre que ces gens étaient d'intelligence avec notre expédition. Gardés à vue, ils ne furent relâchés qu'après notre course pacifique sur tout le territoire des Scheylouks.

Je le consolai avec du tabac et quelques verroteries.

Le 17 mars, enfin, malgré la force du vent nord qui souvent avait contrarié notre marche, nous arrivâmes à la préfecture d'une des femmes du Meck, Hella Caca. Cette protégée est maîtresse du pays, en retire du grain, profite des prises faites dans son département.

Le 18 mars nous commençons cependant à revoir des hommes : les Baggaras Seulême ont assis leur camp nomade près de l'île de Berdanne ; ils nous revoient avec plaisir, se rappellent nos habillements. Ayant fait la paix avec les Scheylouks, ils se sont rapprochés de leur territoire ; très-riches en bestiaux, les nombreuses îles du fleuve leur servent de bons pâturages. Ils apportent des moutons, du beurre ; nous étions heureux de pouvoir enfin parler la même langue.

Un de leurs Addar demanda lapermission de nous accompagner à Carthoum : il voulait présenter quelques réclamations à son excellence Hamet Pacha. Il fut reçu à la barque n° 1. Cet homme n'avait jamais vu la pointe de l'île du Sennar. La confiance s'établit facilement entre nous.

A trois heures du soir nous approchâmes de l'île Yamous, où se trouvent grande quantité de maisons de Scheylouks ; les habitants s'étaient portés sur la rive droite, redoutant une visite de notre part ; présents ou non, les nôtres étaient décidés à faire une descente. La barque n° 1 aborda ; les autres barques

étaient encore éloignées. Les marins et les soldats sortirent, se portèrent au pas de course sur les habitations ; en un instant tout fut pillé : doura, chèvres, veaux et moutons, tous devinrent notre proie. Et pourquoi ? Je ne sais qui avait donné de tels ordres. Cette belle action eût pu nous être funeste ; car nos soldats, sans aucune arme, couraient toute l'île ; les noirs, dont la vengeance est prompte, pouvaient nous faire un mauvais parti, puis éviter les représailles en se retirant dans l'intérieur du pays.

Enfin nous partîmes, et à huit heures du soir nous avions à notre droite la montagne Tefafan.

Le lendemain 19, pareille visite fut rendue à une autre petite île, Gumel ouad Badé.

Nous touchâmes sur des bas-fonds, vis-à vis un endroit connu par les Arabes sous le nom de Debbé aban Sebika, où se trouvent de beaux tamarins.

Le bas-fond Nabakaya ne nous retint que très-peu de temps ; il fallut faire descendre à l'eau les équipages de deux barques seulement.

C'est ordinairement dans ces endroits peu profonds que les Dinkas, abandonnant la rive droite, font traverser le fleuve à leurs bestiaux, et se rendent à l'occident pour les y faire paître. Les Baggaras alors les harcèlent, ce qu'ils firent à notre passage au bas-fond de Ayouba. Quarante cavaliers arabes nous suivaient depuis deux jours ; les noirs Dinkas, ne connaissant point notre retour, furent surpris par la nouvelle que leur en donnèrent les Baggaras, qui prétendaient que nous venions les combattre.

Croyant à ce mensonge et voyant nos voiles, ils voulurent regagner la rive droite; leurs ennemis par la vitesse de leurs chevaux forcèrent les bestiaux de rétrograder; les propriétaires en petit nombre s'échappèrent dans les bois, croyant toujours à un débarquement de notre part. Nous fûmes témoins de ce coup de main hardi des Baggaras, qui poussèrent devant eux près de 5000 bêtes à cornes.

Un moment après les Dinkas, tous armés sur la rive droite, étaient étonnés de notre passage pacifique; un de leurs chefs témoigna le désir de parler à nos chefs. Nous nous arrêtâmes; ce chef nommé Hidris, accompagné de son fils, et de plusieurs des siens, se rendit à bord de la barque nº 1. Il y fut bien reçu et revêtu d'un habit rouge; une toile blanche, des verroteries furent distribuées aux autres.

Hidris parlait arabe; plusieurs fois il s'était trouvé parmi les siens, lorsque Couschid Pacha faisait ses courses sur les Dinkas. Cet homme avait une figure expressive, un front large, des yeux vifs, mais renfoncés, d'une stature haute et bien prise; ses membres respiraient la force et la santé.

Il reconnut Adal, et l'apostropha avec colère. Les tiens, dit-il, ne savent qu'agir par ruse; ils se sont servis du nom des Turcs pour nous enlever nos troupeaux. Si ce n'eût point été la crainte des armes à feu, ils n'auraient osé nous attaquer; mais je jure, par ces cadeaux que je viens de recevoir, d'aller, jusqu'au milieu de ta tribu, tout reprendre, et je verserai même le sang de vos femmes.

Notre compagnon arabe connaissait le caractère d'Hidris, il ne douta nullement de l'exécution du serment. Les noirs, qui étaient présents, perçaient la terre de leurs lances pour témoigner leur impatience; ils appelaient leur chef, et ne voulaient point perdre de temps.

Nous filions avec les vents du sud près de l'île Ouera, où nous n'avions que quatre pieds d'eau; toutes les barques touchèrent; on eut de la peine à les dégager: le terrain était semé de cailloux.

Le 22 mars, après avoir longé plusieurs îles, entre autres celle d'Afonigné, nous étions en vue des monts Gnomati; nous passâmes les îles Gioreh, Onmiemouk et jetâmes l'ancre près de la pointe sud Mousseraime, vis-à-vis les monts ci-dessus.

Le passage de Zeleth, couvert de pierres de granit et de bancs d'huîtres, nous causa aussi beaucoup de peine, nous étions près du bas-fond Abouzeth, que nous devions redouter; les vents du sud nous y portèrent à deux heures; il nous en fallut deux grandes pour nous débarrasser de ce mauvais passage. Nous roulions sur un bas-fond de trois pieds d'eau et de cailloux, où des huîtres attachées mettaient en sang les pieds de nos travailleurs.

Le 25 mars, nous arrivions au village d'Elleïs; le cheik et le drogman qui nous avaient accompagnés dans notre voyage étaient attendus avec impatience. La réception qu'on leur fit fut sensible : le vieux cheik recevait les embrassements de chacun, il fut porté chez lui. Il demanda la permission d'y rester deux jours avant de revenir à Carthoum.

Le vent sud-ouest, très-fort, nous porta aux Sakiés de l'Egyasy, où la culture nous fit goûter des plaisirs que nous avions oubliés depuis plusieurs mois.

Un de nos meilleurs capitaines de troupes de ligne, malade depuis longtemps, nous fut enlevé; il fut enterré le 26 mars sur la rive droite, près du Michera Dobassy, vis-à-vis Thoma.

Nous n'avions plus à nous arrêter; chacun désirait rentrer au plus vite à Carthoum; les marins, les soldats redoublaient d'énergie; mais les lourdes cayasses retardaient notre impatience.

La journée du 28 mars fut employée à approprier les barques de l'expédition; nous nous arrêtâmes sur la rive droite vis-à-vis Goz-Aboul-Hassam. On fit aussi le compte des cartouches dépensées pendant l'expédition et l'on trouva que ce nombre montait à 7,880 cartouches brûlées, sans compter celles qui avaient été mouillées et perdues. Les soldats employèrent cette journée à nettoyer leur fourniment; sur le soir, on leva l'ancre et l'on se remit en route.

Le 29 mars, qui était un dimanche, nos barques s'arrêtèrent à la pointe du jour devant le village Moussa, *Hebeka*, où se trouvent Goz-Gaïmal et les îles Omajar-Albé et Rouesse, habitées par les Scheylouks; elles sont à la hauteur du mont Mandara. Nous marchâmes toute la nuit, et le lendemain, lundi 30 mars, nous étions une heure après le lever du soleil à l'arbre de Mahmoud Bey. Il nous fallut attendre les barques qui avaient été laissées en arrière; puis, après nous être remis en route, nous

doublâmes l'embouchure du fleuve Blanc, que nous quittâmes pour remonter le fleuve Bleu vers Carthoum. Il était midi et demi ; le gouverneur par intérim vint au-devant de nous ; son arrivé fut saluée de deux coups de canon ; enfin, vers neuf heures, nous jetions l'ancre devant le quai de Carthoum, au bruit de l'artillerie, et nous débarquâmes au milieu de la foule qui était accourue de toutes parts.

Nous avions mis quatre mois et demi à faire ce voyage, pendant lequel nous nous avançâmes jusqu'au delà du 6e degré de latitude, visitant des peuples et des pays jusqu'alors inconnus et rapportant de précieux documents qui allaient servir de jalons pour les expéditions ultérieures.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, rue Racine, 26, près de l'Odeon.




MER
ROUGE
Taka
Atbara R.
Gondar
Telemlé
Dunakil T.
Hadjanah
Dokka
Wara
Kedaref
Atbara R.




BIBLIOTECA